

ACTES

DE LA 2^e JOURNEE DE RENCONTRE NATIONALE

DU RESEAU WRESINSKI CULTURE

SUR LE THEME DU PARTENARIAT

13.09.02

Avant-propos

2^e rencontre du réseau Wresinski Culture : Le partenariat

Le réseau Wresinski culture se définit comme une plateforme d'échanges pour les professionnels dont les pratiques témoignent d'un engagement dans la lutte contre les exclusions. Il réunit actuellement 200 professionnels (personnel d'institutions culturelles : bibliothèque, musée, théâtre, salariés ou bénévoles d'associations ayant une vocation culturelle, artistes, enseignants et formateurs dans le domaine artistique et culturel, représentants des pouvoirs publics). Les activités culturelles représentées sont diverses : lecture, écriture, chant, conte, arts plastiques, théâtre, photo... Certains professionnels, membres du réseau ont mené ou mènent encore des actions culturelles en partenariat avec le Mouvement ATD Quart Monde, d'autres pas du tout.

Ce réseau national est né en février 2000 sous l'impulsion du secrétariat culture du Mouvement ATD Quart Monde. Il fait partie des 7 réseaux Wresinski (école, travail-métiers, habitat-ville, santé, famille, culture, vacances familiales) initiés depuis plusieurs années, dans la continuité du rapport Wresinski « Grande pauvreté et précarité économique et sociale » voté par le Conseil Economique et Social en 1987.

La 2^e rencontre qui s'est déroulée à Paris, le 13 septembre 2002, était consacrée au partenariat :

- **Le partenariat local, pour réussir à rejoindre les personnes les plus exclues des pratiques culturelles et artistiques**
- **Le partenariat avec le public lui-même pour construire ensemble des projets culturels**

Cette question du partenariat est au cœur de la loi d'orientation relative à la lutte contre les exclusions, du 29 juillet 1998, aussi bien pour la mise en œuvre des projets de lutte contre les exclusions, que pour la participation du public à ces projets et enfin, pour l'évaluation des actions entreprises. En effet, il est indispensable de travailler en partenariat à tous les niveaux pour que les personnes les plus démunies soient au cœur des projets culturels et en bénéficient pleinement.

Une cinquantaine de professionnels étaient présents auxquels s'ajoutaient une quinzaine de membres du Mouvement ATD Quart Monde qui ont accepté d'animer ou de jouer le rôle de secrétaire dans les groupes.

La matinée, après une courte introduction, a été consacrée à un travail en petits groupes de 7 à 10 personnes. Les groupes n'ont pas été constitués par métiers mais au contraire en veillant à diversifier les horizons professionnels afin d'ouvrir des horizons et faciliter la recherche des points positifs de convergence. Après une courte présentation de chacun et de son expérience personnelle autour du partenariat, chaque groupe s'est engagé dans un dialogue. En partant de toutes ces expériences individuelles, chaque groupe devait mettre en évidence les enjeux, les conditions de mise en œuvre, les moyens de vaincre les obstacles, les évolutions dans les pratiques, pour la réussite des actions culturelles menées en partenariat.

L'après-midi a été consacrée à une réunion plénière. Un débat s'est engagé autour des points forts relevés le matin par les différents groupes. Il a été toutefois difficile de suivre rigoureusement un programme de discussion permettant d'aller plus loin en groupe complet.

La richesse et la finesse des débats du matin et de l'après-midi méritaient une trace écrite permettant d'atteindre ce qui n'avait pas été possible en réunion plénière : donner une vue d'ensemble des principes et des stratégies d'actions, afin de fournir à chacun des pistes de travail pour l'avenir. C'est la raison pour laquelle cette synthèse a été réalisée par le secrétariat culture du Mouvement ATD Quart Monde et selon la méthodologie expliquée ci-après.

Méthodologie

Après avoir lu les débats des 7 groupes du matin et de la plénière de l'après-midi, il a semblé plus intéressant de produire une synthèse à partir du croisement de l'ensemble des échanges, y compris la plénière, plutôt que de retranscrire séparément, le travail de chaque groupe. Sachant que chaque groupe travaillait sur le même thème, ce choix permet d'aller plus loin : il s'avère en effet que les éléments d'expérience apportés par les participants se répondent les uns aux autres, pour former une connaissance globale, issue de pratiques professionnelles diverses.

Cette synthèse est donc le résultat de l'analyse des traces suivantes :

- décryptage total des enregistrements pour 2 groupes et la plénière,
- notes des secrétaires pour les 5 autres groupes dont les enregistrements, absents ou de très mauvaise qualité n'ont pas permis le décryptage.

La synthèse s'articule autour des paroles des uns et des autres, sans caractère exhaustif.

Tout le travail a consisté à veiller à rester au plus proche des paroles enregistrées ou rapportées par les secrétaires, en éliminant toutes les notes insuffisantes à la compréhension, et à l'inverse en retenant toutes celles qui constituaient un point de vue compréhensible et éclairant. C'est la raison pour laquelle tous les participants ne retrouveront pas leurs paroles. Pour certains, il n'était pas possible d'assurer la fiabilité de la retranscription de leurs paroles. En revanche tous les aspects évoqués se

retrouvent « illustrés » le plus complètement possible, par au moins un participant ainsi que par les textes de transition.

A la lecture des traces laissées, il s'avère que les éléments de réponse apportés par les professionnels pour la réussite des actions culturelles menées en partenariat s'organisent autour de 9 points qui serviront de fil conducteur à la synthèse :

- ✓ Pourquoi initier et comment défendre des projets d'accès à la culture et aux pratiques artistiques pour tous, y compris pour les personnes les plus défavorisées ?
- ✓ Des espaces culturels conçus comme des espaces de liberté, de création, de partage, où naissent émotion et désir, sources de tous les possibles.
- ✓ Le choix des partenaires : alliance de compétences et définition d'objectifs communs autour de la relation à la personne et du temps, nécessaires pour se connaître, être en confiance et oser faire ensemble
- ✓ L'action culturelle en partenariat s'inscrit dans une recherche : temps de la mise en relation et en confiance mais aussi exigence d'un travail et de qualité pour le respect des personnes et le droit à donner le meilleur de soi-même
- ✓ Pourquoi la recherche de qualité des relations et des actions conduit-elle le plus souvent à mener des actions spécifiques avec des personnes en difficulté ? Quelles conditions pour mener avec tous, les activités de tous ?
- ✓ Le changement des pratiques - La transformation de l'institution
- ✓ Le financement et la pérennisation des actions
- ✓ Evaluation de l'action ≠ Valorisation
- ✓ Formation institutionnelle ou acquise par l'expérience

Il va sans dire que toutes ces questions sont interdépendantes. Le choix de les présenter dans cet ordre est un parti pris découlant de l'écoute et la lecture de l'ensemble des traces. Ce redécoupage a ses limites. Il a cependant permis de couvrir toute la journée pour aboutir à un document lisible tout en étant le plus complet possible. Ce document permet de lever un coin de voile sur les engagements de tous les participants.

L'équipe d'animation du réseau Wresinski culture

Evelyne Riou et Agnès Durand, chargée du développement du réseau en région PACA (04.91.31.37.65.) Merci de lui faire connaître les initiatives intéressantes dans cette région.

SOMMAIRE

Avant propos et méthodologie.....	2
Introduction	6
1/ Pourquoi initier et comment défendre, des projets d'accès à la culture et aux pratiques artistiques pour tous, y compris pour les personnes les plus défavorisées ? Un préalable : le fondement de la conviction..... L'expression de la conviction	7
2/ Des espaces culturels conçus comme des espaces de liberté, de création, de partage, où naissent émotion et désir, sources de tous les possibles.....	9
3/ Le choix des partenaires : alliance de compétences et définition d'objectifs communs autour de la relation à la personne et du temps, nécessaires pour se connaître, être en confiance et oser faire ensemble.....	12
4/ L'action culturelle en partenariat s'inscrit dans une recherche : temps de la mise en relation et en confiance mais aussi exigence d'un travail et de qualité, pour le respect des personnes et le droit à donner le meilleur de soi-même.....	18
5/ Pourquoi la recherche de qualité des relations et des actions conduit-elle le plus souvent à mener des actions spécifiques avec des personnes en difficulté ? Quelles conditions pour mener avec tous, les activités de tous ?.....	21
6/ Le changement des pratiques - La transformation de l'institution.....	25
7/ Le financement et la pérennisation des actions.....	29
8/ Evaluation de l'action ≠ Valorisation	32
9/ Formation institutionnelle ou acquise par l'expérience.....	34
Conclusion.....	37
Liste des participants à la journée du réseau Wresinski culture.....	39
ANNEXE : le point sur la fonction de médiateur du livre.....	45

Introduction

Le 19 janvier 2003, à l'occasion d'une fête du chant, qui réunissait à Paris, sous la direction de Jean-Paul Baget, plusieurs chœurs et ensembles vocaux, Brigitte Bourcier volontaire permanente du Mouvement ATD Quart Monde a accueilli tous les chanteurs, parents et amis, venus les écouter, avec quelques mots dont voici un extrait. Ces paroles suffisent en elles-mêmes à préciser le sens du combat culturel mené par le Mouvement ATD Quart Monde ainsi que celui des professionnels, membres du réseau Wresinski culture :

*« Quand, avec Jean Paul, chef de chœur et Aniochka
qui nous accompagne au piano, sans relâche,
nous avons créé l'atelier d'Atd Quart Monde, il y a 5 ans,
on était et on le reste,
complètement inspiré par cet homme Joseph Wresinski
fondateur d'Atd Quart Monde,
qui lui même a connu la vie dure à cause de la pauvreté.
Pour lui, il fallait tout mettre en œuvre,
son intelligence manuelle, intellectuelle, sa sensibilité,
bref toute sa personne,
pour que chaque homme, chaque femme, chaque être humain
puisse développer le meilleur de lui même,
pour que ceux qui se croient incapables,
découvrent des capacités cachées,
des forces en eux mêmes, existantes
mais enfouies par le mépris, le jugement de l'autre.
Et pour tous ceux qui en ont fait l'expérience,
vous savez que l'art est un vrai chemin pour aller à la rencontre de soi-même,
se connaître, trouver la confiance en soi, révéler des capacités cachées...,
sortir de moments très difficiles.,
C'est ce que nous vivons à l'atelier depuis 5 ans !*

*Le chant en chœur nous met en relation
avec des gens qui n'ont pas les mêmes histoires.
On réalise que malgré des vies quotidiennes bien différentes,
on a des choses en commun, essentielles, comme le plaisir des belles choses,
la préoccupation de l'avenir de nos enfants.
Chacun se sent plus proche de ceux qu'il croyait si différents de lui
quand il les regardait vivre, agir.*

*Par ces rencontres, au fil des ans, des liens se sont tissés
entre nous à l'intérieur de l'atelier,
avec les autres chœurs,
mais aussi avec des passionnés de chant, mais aussi de peinture ou autre,
amateurs comme professionnels
qui cherchent aussi par leur art,
à toucher toute personne quelque soit son histoire de vie. »*

1/ Pourquoi initier et comment défendre, des projets d'accès à la culture et aux pratiques artistiques pour tous, y compris pour les personnes les plus défavorisées ?

Avant de chercher un ou plusieurs partenaires pour mener une action culturelle ouverte à tous, il est indispensable de se situer soi-même en tant que professionnel ou bénévole : qui suis-je ? qu'est-ce qui me motive dans cette démarche ? Quel sens je donne à cet engagement exigeant ?

Ce fondement va façonner l'accompagnement, la présence.

Un préalable : le fondement de la conviction

« Si les gens ne viennent pas au centre culturel alors que le quartier dans lequel nous sommes implantés est le plus défavorisé et qu'il comprend 17 000 habitants, il faut se poser rapidement la question de savoir si le projet est cohérent avec les besoins et les attentes du quartier. La seule solution, c'était d'aller voir de plus près les habitants. J'ai choisi les livres comme outil : un Atlas, la déclaration des droits de l'homme et de l'enfant et beaucoup de livres d'art, le tout dans un sac à dos. Je suis partie à la rencontre des gens avec l'idée d'un échange, parce que ce n'est pas facile de rencontrer les gens, de savoir ce dont ils ont besoin, ce dont ils ont envie. » Anne Gobin

« ce qui m'a déclenché, c'est :

1/ de quoi je suis porteur personnellement ?

2/ on apprend les uns des autres.

Je pense que les hommes et les femmes du quart monde sont porteurs de beau. Nous pouvons chanter ensemble de belles chansons. Je sais qu'ils goûteront là ce qui leur permettra d'autres choses qui n'ont plus rien à voir avec le chant. » Jean Paul Baget

« Cette question de la conviction débouche sur : Pourquoi trouve t-on que c'est bien que les gens lisent, aillent au musée, au concert ou chantent ? Cette question est souvent occultée. On omet de se la poser et on reste dans l'implicite qui paralyse complètement nos institutions. Il s'agit d'élargir son champ culturel, le champ des possibles, mais pourquoi ? pour le développement personnel, le bien-être, partager avec d'autres quelque chose de l'ordre de l'émotion ? Il faut se poser cette question préalable. » Annie Vuillermoz

« On en arrive forcément à la question de savoir ce qu'on entend par culture ? Il faut être au diapason sur le sens que l'on donne, sur la vision que l'on a personnellement d'un musée et quels mots on met dessus. Il ne faut pas faire l'économie de cette étape » Cécilia de Varine.

Cécilia découvre un jour que les mots posés derrière « visite au musée » par un représentant d'une association avec laquelle elle travaille, ne correspondent pas

à ce qu'elle dirait, ni aux objectifs qu'elle se donne, alors même que les membres de cette association ressentent un certain découragement devant le peu d'enthousiasme des personnes à venir au musée. En parler au cours de plusieurs rencontres, a permis de réengager chacun sur une voie commune.

L'expression de la conviction

- Pour les personnels des institutions culturelles (bibliothèque, musée, centre culturel, scène nationale...), l'enjeu de la participation des personnes en difficulté aux pratiques culturelles, est de l'ordre de la mission de service public qui conduit à veiller à ce que personne ne soit exclu. Or il ne suffit pas de faire des propositions culturelles aussi attrayantes soient-elles, pour que tous y aient accès.

« Nous parlons de publics éloignés, mais nous pouvons nous retourner l'expression et dire qu'en tant que musée, nous ne sommes pas « insérés ». Nous sommes très reconnus socialement et culturellement par « l'élite » mais pas par la grande majorité. A nous de trouver les moyens de développer l'accueil de tous, y compris les personnes en difficulté, de les accompagner pour qu'elles trouvent le plus d'autonomie et de liberté de venir. ... Mais c'est tellement devenu évident que le service public peut être exclu que c'est perçu comme un cadeau, une bonne volonté, s'il s'engage. Je préfère dire que c'est une nécessité, une exigence professionnelle et ne pas me mettre sur le plan des sentiments, sinon c'est tomber dans une impasse. » Cécilia de Varine

« Combien de personnes perçoivent encore une bibliothèque comme un univers en lui-même source d'exclusion ? En quoi notre fonctionnement est source d'exclusion ? C'est la question qu'il faut se poser et mettre en place des partenariats pour changer les choses. » Annie Vuillermoz

« Le patrimoine n'est pas réservé à une élite mais appartient à tous. » Agnès Durand

« En réunion avec le planning familial, je fais attention à ce que nous ne nous laissions pas emporter par des questions de date et de suggestions diverses. Je redis aux éducateurs ce que je fais et pourquoi le livre est important. » Emmanuelle Bonnac

Les artistes, les formateurs et les associations engagés dans des actions culturelles avec les plus démunis les justifient par « le droit d'être », le droit à la culture et la restauration du lien social. Ces adultes, ces jeunes, ces enfants ont tout simplement le droit, s'ils en font choix, s'ils en ont la liberté, d'avoir accès à la culture et à l'expression artistique. « Il faut sans cesse réaffirmer que la culture doit être accessible à tous, qu'il n'y pas de hiérarchie dans les besoins. »

«Les artistes expriment un besoin de tous les autres hommes. Ce besoin d'être, est menacé d'un manque de respect. Au moment de la création, il y a une transfiguration de son auteur. Il ne s'agit pas tant de savoir acquis. De ces enfants pauvres, on voit d'abord leur richesse d'être. » Elisabeth Toulet

« Je suis opposé à la mise en scène de la misère personnelle des personnes. L'art, l'expression ne sont pas du témoignage. Et en même temps, il faut redonner la parole à ceux qui ne l'ont pas. Je peux être enfermé dans mon histoire mais j'ai aussi le droit d'être Achille ou Ulysse, sur une scène » Francis Marquez

« Ce qui est le plus créatif, ce n'est pas le projet en lui-même, mais ce qu'il va changer dans la vie des personnes. Grâce au projet, elles deviennent créatrices de leur propre vie. Par exemple, un témoignage rend compte du changement de relation entre une maman et ses enfants. Les enfants disent :-maman, tu ne cries plus à la maison.- La participation de la maman à un atelier chant a un effet sur sa relation avec ses enfants.» Jean-Paul Baget

« Nous suscitons la rencontre par notre présence régulière dans la rue. Nous créons du lien social au travers d'animations jusqu'à arriver à faire participer les familles à un projet construit par elles-mêmes comme ce fut le cas pour leur projet de sortie à la mer. » Anne Rastetter

« Les espaces de rencontre créés, donnent l'occasion aux personnes, de parler entre elles de la vraie vie, de tisser des relations. » Pierre Tramonti

2/ Des espaces culturels conçus comme des espaces de liberté, de création, de partage, où naissent émotion et désir, sources de tous les possibles.

«Le projet est basé sur la personne. Nous n'avons pas établi un projet dans lequel les personnes rentrent. Cela s'est fait très doucement, en tâtonnant, en se donnant le temps de savoir ce que l'on veut ensemble et alors le projet se dessine... Nos projets sont faits pour nous échapper. Ils sont un moyen, pas un but. » Jean-Paul Baget

« En tant que formateur en insertion qui pratique la sculpture et l'écriture, il ne s'agit pas pour moi de dire par exemple : - je sais sculpter, je vais t'aider- mais plutôt -c'est bon pour moi, cela peut être bon pour l'autre- Je peux proposer la sculpture comme outil. A moi de faire de cet espace offert, un lieu où naissent de l'émotion et du désir...Mais, il faut permettre aux personnes de ne pas participer tout de suite, sans les exclure, en leur conservant le droit de donner un avis. Prendre des notes après, me permet d'être toujours au plus près des réactions, des oppositions... Notre but est bien de raviver l'émotion et le désir des personnes. » Joël Lemercier

*« Notre idée d'écrire des contes avec les enfants a eu beaucoup de succès. Au delà des histoires écrites, nous nous rendons compte que ce travail a vraiment suscité un désir de s'exprimer par écrit, qui se manifeste encore aujourd'hui. »
Anne Rastetter*

« Les adultes qui participaient à notre atelier d'écriture l'ont vu comme une occasion de parler français. C'est un cours de français que voulaient ces personnes qui avaient envie de s'intégrer. Plusieurs personnes se sont ensuite inscrites à un cours d'alphabétisation » Claudette Dupraz

« Les femmes nous ont dit qu'elles n'avaient pas de photos de leurs enfants, de leur maison. Nous sommes partis de là pour monter un projet photo et c'est devenu un travail sur la mémoire. Il faut décrypter les demandes. » Zahra Younessi

« A partir de l'année dernière, j'ai proposé un atelier «chansons» aux familles que je connaissais déjà, parce que j'aime énormément chanter, et c'est parti sur l'idée de chanter pour le 17 octobre, la journée mondiale du refus de la misère. Tout en souhaitant participer, certaines personnes au début ne voulaient pas chanter disant qu'elles ne savaient pas. Nous commençons par quelques exercices corporels pour nous détendre et puis nous nous encourageons. Il a fallu du temps pour certains. Je pense en particulier à une jeune femme qui a été très fidèle toutes les semaines, toute l'année dernière, pourtant elle n'a pas chanté pendant plusieurs mois. Elle pouffait de rire sans arrêt, mais elle était là. A un moment donné, elle a commencé à chanter. Et à la fin de l'année, elle a montré qu'elle pouvait très bien chanter. Elle m'a dit -Maintenant je peux regarder les autres et on peut me regarder, je n'ai plus honte- Je crois que ces personnes-là ont donné l'envie à d'autres de se lancer, parce que cette année il y a beaucoup plus de participants. » Hélène Charvet

Les professionnels des institutions culturelles sont souvent désarçonnés quand malgré leur enthousiasme et leur bonne volonté, des personnes : enfants, jeunes ou adultes, leur expliquent que le livre, le théâtre ou les expositions ne les intéressent pas, que ce n'est pas pour eux . Comment « préparer un public » se disent-ils ? Comment lui permettre d'entrer dans la magie d'un lieu, d'une œuvre, d'une histoire, d'être tout simplement touché ?

Beaucoup apportent un élément de réponse, en expérimentant que partir de soi, à travers une pratique artistique, conduit au delà de soi, vers des pratiques culturelles. Autre piste : il faut pouvoir entendre que cela n'intéresse pas et rebondir sur d'autres aspects culturels, prendre des biais par des petits projets, par exemple du livre vers la tradition orale et inversement.

*« Dans mon métier, quelqu'un qui n'aime pas lire, on lui dit que lire c'est bien et que cela apporte du plaisir. Il se défend en répondant qu'au contraire cela lui donne mal à la tête. On insiste. C'est insupportable de lui tenir de tels propos. »
Annie Vuillermoz*

« Il faut chercher à comprendre ces populations. » Inaïssa Gori

« Les plus démunis ont peur du patrimoine, il faut donc intégrer dans les projets, la mémoire d'usage de ce patrimoine. Ainsi à la Charité à Marseille, dans un quartier pauvre, il y a un lieu où il y a longtemps, on enfermait les mendiants. Il faudrait tous ensemble avec les habitants du quartier, refaire l'histoire de ce lieu. Il faut restituer aux gens leur histoire.» Agnès Durand

« La médiation culturelle n'a pas pour vocation de transmettre « la culture » mais de faire en sorte que chacun puisse s'approprier ce qui lui convient. La dimension culturelle ou artistique d'un projet touche intimement l'individu. Elle remue beaucoup de choses. Elle contribue à recréer l'unité de la personne. Je pense à Jorge Semprun qui pensait mourir s'il écrivait sur les camps de concentration. Et cependant, seule l'écriture a pu le délivrer de ce poids... Attention, il s'agit de révéler la personne, pas sa misère !» Marine Bedel

« Qu'en fait-on de cette visite au musée ? La délectation fonctionne s'il y a réminiscence d'éducation. Dans le cas contraire, il faut que cela se relie à moi, pour que je puisse m'approprier ce que je vois. Chacun doit avoir la liberté sans jugement, de donner du sens à ce qu'il voit, sa propre interprétation et de la partager. Le but n'est pas de développer une pratique de visites, mais d'élargir notre champ culturel pour nous faire sortir de nos impasses personnelles...C'est vrai que les personnes qui participent à des ateliers d'arts plastiques à l'extérieur trouvent facilement un sens à leurs visites régulières au musée » Cécilia de Varine

« Il doit y avoir un lien entre les lieux où les personnes créent et les lieux de découverte comme les musées, les bibliothèques ou les théâtres. A Audierne, nous sommes passés de la création personnelle à une ouverture culturelle avec des expositions, à la demande des participants eux-mêmes qui avaient envie d'aller voir autre chose » Joël Lemercier

« On a constaté que l'atelier d'écriture a amené les enfants à fréquenter plus les bibliothèques et à lire » Anne Rastetter

Mais s'ils sont encouragés par leur hiérarchie directe, les professionnels des institutions culturelles se trouvent rapidement confrontés au regard et aux remarques de leurs collègues, voire au jugement de leur institution qui ne les soutient pas toujours. Ils doivent défendre leur position et chercher à convaincre, avec parfois une prise de risque maximale qui n'est pas sans conséquence. Les artistes qui « font alliance » avec les plus démunis doivent eux aussi assumer leur engagement en veillant à ne pas s'exclure de leur propre métier et de leur propre pratique artistique.

Quelque soit le contexte, la démarche du professionnel ressort bien de l'engagement personnel.

« Quand j'ai quitté le médiabus pour la rue, avec mon caddie plein de livres, une collègue m'a dit : « tu régresses ! ». Pour elle, je fais du social » Agnès Redouloux

« En tant que médiatrice du livre, j'ai été mal reçue et je le comprends. Quand je suis arrivée, il y avait une dame, agent du patrimoine qui m'a dit -mais qu'est-ce que tu viens faire là ?- J'étais parachutée ! » Myriam Sauvageon

*« En tant que conservateur de musée, je crois que notre carrière peut être entravée par le fait d'aller sur le terrain. Il y a des plafonnements d'avancement. »
Véronique Burnod*

(Ce point de vue est approuvé par d'autres.)

La viabilité des projets et des engagements reposent donc fortement sur la nécessité de chercher des alliances, des partenariats, avec des personnes qui vont représenter des compétences complémentaires et un appui. Cette conjonction de volontés va apporter plus de force au projet, pour soi et tous les participants, mais aussi vis à vis de l'extérieur.

3/ Le choix des partenaires : alliance de compétences et définition d'objectifs communs autour de la relation à la personne et du temps, nécessaires pour se connaître, être en confiance et oser faire ensemble

La première étape d'un projet visant à associer les personnes les plus en difficulté consiste à chercher les moyens d'entrer en relation avec elles, pour les connaître, découvrir ce qu'elles veulent vraiment, en faire des partenaires. L'absence de « contact immédiat » avec les personnes les plus isolées, nécessite la recherche de partenaires locaux pour les rejoindre.

Faciliter les contacts avec les familles les plus en difficulté par la proximité géographique et/ou relationnelle :

Différents moyens sont expérimentés par les uns et les autres pour aller à la rencontre d'un public qu'ils ne connaissent pas.

- S'installer dans un local ou un appartement, dans un immeuble du quartier. Le lieu étant conçu comme un outil pour une plus grande proximité avec les habitants.

Exemples : Association Cardan à Amiens, Association Intermèdes à Longjumeau.

- Aller travailler sur les lieux de vie des personnes :

L'équipe des bibliothèques pour les collectivités de Grenoble travaille en bibliothèque de rue et fait du dépôt de livres et des animations autour du livre dans des CHRS.

*« Je travaille à la médiathèque de Fontenay sous Bois... J'ai fabriqué un « circus-libris », avec un caddie de marché, un grand parapluie et un pouêt-pouêt. Je me balade dans la cité tous les mardis matins et je vais dire aux gens - demain vous allez me trouver au square-. Le même matériel est utilisé dans une école... »
Agnès Redouloux*

« Etre dans la rue facilite la rencontre préalable à tout, même si cela paraît au départ plus compliqué d'être sans cadre, sans mur. » Anne Rastetter

- Travailler avec une association relais implantée dans le quartier
Elle va permettre de rencontrer un public inconnu de l'institution culturelle.

La bibliothèque de Choisy le Roi travaille avec une association de parents d'élèves d'aide aux devoirs ouverte à tous les enfants, installée dans un logement social.

- La rencontre à partir d'un événement « déclencheur »

Un événement festif et/ou inhabituel, à condition d'y intégrer le souci de rencontrer un nouveau public, peut être le premier pas d'une ouverture culturelle.

*« Le 2^e forum de l'insertion organisé dans les salles du musée d'Issy les Moulineaux a permis des contacts entre le public, les exposants et le musée. Un certain nombre d'associations de la ville en lien avec des personnes bénéficiaires du RMI étaient représentées. Les personnes en difficulté sont venues dans le musée pour avoir des informations. C'était peut-être la première fois qu'elles entraient dans un musée. C'est ce qui a suscité l'envie de revenir et de profiter des dimanches avec entrée et visite guidée gratuites, pour mieux voir les œuvres exposées. »
Véronique Grange Spahis*

*« Pendant plusieurs années, nous avons fait un mailing auprès d'associations, sans résultat. Il a fallu deux événements commémoratifs organisés par la ville pour que je rencontre les personnes de la Maison des femmes du Hedas et que le Château Musée de Pau et ses collections devienne le thème de leur atelier d'alphabétisation. C'est ainsi que notre musée s'est ouvert à un public de proximité. »
Cécile Latour*

Sans oublier que connaître une personne est une chance d'entrer en relation avec son réseau de connaissances : encourager les personnes que l'on connaît, à parler à d'autres de ce que l'on fait ensemble, à ceux qui peut être n'osent pas venir.

Mais l'expérience montre qu'il ne suffit pas de décréter le partenariat, pour qu'il fonctionne, même avec plein de bonne volonté. On s'engage ensemble dans un travail exigeant qui ne peut réussir que :

> si les partenaires sont tous porteurs de la conviction que la culture est ce qui nous relie aux autres hommes. Même si nous n'avons pas la même vie, nous sommes tous sensible au beau et chacun est riche de sa propre culture, qu'il peut offrir en partage.

>si les professionnels, les bénévoles, les personnes en situation d'exclusion, disposent du temps nécessaire pour se connaître et oser bâtir quelque chose ensemble

>si les objectifs et les méthodes de travail sont définis en commun

« Des professionnels viennent avec leur bonne volonté et des compétences mais l'important pour réussir à bâtir quelque chose, est la qualité de la relation que nous avons avec les personnes. Et il faut savoir trancher sur ce critère. Sinon, il y aura beaucoup de malentendus, de temps perdu et de relations cassées avec ceux que l'on veut rejoindre » Jean-Paul Baget

« A notre journée de réflexion du mois de juillet avec des partenaires des centres d'hébergement, sur le thème de la place du livre, la conclusion d'un des participants a été de dire qu'il ne fallait surtout pas oublier que la personne est toujours plus importante que le livre. Ce sont des choses simples qu'il est bon de se redire. » Annie Vuillermoz

« L'été, notre objectif est d'aller hors les murs pour les enfants qui ne partent pas en vacances. Nous sommes en lien avec une association de quartier qui avait décidé l'été dernier de multiplier les activités proposées pour les enfants qui ne partaient pas. Cela a donné naissance à des ateliers créatifs ou multimédia assez lourds d'un point de vue financier. Et aux ateliers ouverts à tous, ne finissent par s'y inscrire que les plus rapides et ceux qui en ont les moyens. Nos objectifs ne sont pas les mêmes et j'ai été déçue du bilan. » Yamina Boubekour

« Le gros écueil, c'est qu'en fait nous n'avions pas du tout défini les objectifs en commun et que les personnes se retrouvaient donc, disons « prises en otage », entre les objectifs du musée et les objectifs de l'association. J'en suis à un moment de l'expérience où j'ai envie de mettre noir sur blanc un certain nombre de choses. » Cécilia de Varine

Comment choisir ses partenaires ?

Le partenariat ne se fait pas toujours avec les personnes pressenties au départ ou la structure qui semble la plus adaptée. C'est en tâtonnant, en cherchant des alliances que l'on va rencontrer le partenaire motivé, mobilisateur autour de lui et respectueux des personnes.

« En tant qu'intervenante plasticienne du service culturel du Musée des Arts et Traditions Populaires, j'ai eu carte blanche pour aller vers d'autres publics. Le musée est situé dans un quartier privilégié. J'ai contacté de grosses associations mais les contacts n'ont pas toujours été bons. Certaines personnes viennent de loin, ce qui est difficile pour elles. Finalement de petites associations ont contacté le service culturel et sont venus à plusieurs reprises avec des groupes. Mais j'ai le sentiment que les associations peuvent se servir des personnes. » Françoise Anica

« Accueillir des personnes en difficulté au musée demande du temps. Cela ne se fait pas tout seul. Il faut tisser des liens avec les associations locales. Cela demande de la réflexion, du travail. Concrètement, les services culturels des musées prennent ce temps en partage avec celui consacré à l'accueil des écoles. » Michèle Protoyerides

« C'est difficile d'avoir un partenariat au collège du fait des problèmes financiers mais aussi de la difficulté d'y entrer. On ne peut y parvenir que sur invitation d'un professeur et l'on est dépendant de lui pour organiser des réunions avec les autres. En tant qu'écrivain, j'ai participé une année à un travail associant l'écriture, la musique, l'expression corporelle et la peinture avec des élèves de 4^e. Cela a été difficile et n'a pas été reconduit. Je ne sens pas de partenariat durable au niveau du corps enseignant. » Nicole Laurent Catrice

Pour mobiliser des jeunes sur un projet de restauration de voitures anciennes, Jean Denys Devauges recherche depuis son musée à Compiègne, des contacts avec l'éducation nationale. Il rencontre les animateurs de trois ZEP situées sur le territoire. Il doit ensuite convaincre des professeurs.

« Un enseignant a réuni ensemble un collège, un lycée et des élèves intéressés. Mais il a abandonné parce que les élèves se sont mis en grève. Finalement après des démarches en tout sens, un pôle s'est dessiné autour de 3 centres sociaux près de Soissons et un public diversifiés de jeunes sans emploi, de lycéens professionnels, et de collégiens. Le partenariat avait besoin d'un tiers collaborateur -ni musée, ni école-. Cela s'est fait grâce à la rencontre d'un chef de travaux dans la Somme dans le bassin d'emploi de la machine-outil. »

« Etre » avant « faire ». La qualité de la relation entre les personnes doit être au cœur des objectifs communs, pas l'action ou l'objet. C'est la raison pour laquelle il faut du temps : du temps pour se trouver, se connaître, pour être en confiance, pour oser faire ensemble

« Une relation va se tisser, si l'on est dans la durée, même dans la rue » Anne Rastetter

« La bibliothèque de rue permet de se comprendre même si l'on ne parle pas la même langue. Il faut être depuis longtemps dans le groupe pour comprendre.

Nous parlons des modes de vie, du leur et du nôtre. On établit des points de repère. » Inaïssa Gori

« Le fait que les personnes connaissaient déjà les animatrices de l'atelier d'écriture pour adultes a aidé. Les relations dans l'action étaient des relations de personnes. » Claudette Dupraz

« C'est le type de relations que l'on bâtit avec les gens, des relations de confiance, d'empathie, qui permettent d'oser s'aventurer ensemble sur un chemin qui va être long et difficile...Ce n'est pas tout d'amener tel ou tel matériau parce qu'on sait soi-même le travailler. Il a fallu un an pour qu'il y ait quelque chose qui se passe dans le jardin, que les hommes puissent attaquer un travail de sculpture à partir de choses toutes simples du jardin...Pendant ces trois années, j'ai beaucoup partagé sur mon travail personnel. Il faut donner personnellement, ne pas tricher et attendre de sentir sur quoi on peut travailler, en partant de quelque chose de très proche des gens. » Joël Lemercier.

Etre au plus proche des personnes, c'est savoir discerner le temps de chaque chose. Est-ce le moment de rendre public ? d'associer le reste de la famille ? ou bien est-il préférable pour l'instant de s'en tenir à défendre la créativité libre de chacun sans enjeu important ? » Jean-Paul Baget

« Faire des choses ensemble. Il n'y a pas de partenariat qui tienne sans une action commune et sans rencontres répétées. Les femmes de la Plaine sont allées au musée Picasso puis ont rencontré les femmes du Hédas au Château de Pau. Ce fut un éblouissement, les femmes en parlent encore. A leur tour, les femmes de St Denis ont invité les femmes de Pau à venir au Musée Picasso. » Claude Gilbert

Le partenariat évolue dans le temps. Il se construit et grandit dans la complémentarité. D'autres personnes et d'autres structures qui ont la même ambition viennent s'y associer.

« Il faut être plusieurs à porter le projet sinon on ne peut pas tout voir et avoir les clés de ce qui se passe dans l'action » Jean-Paul Baget

« Travailler avec des bénévoles permet de ne pas être enfermé dans une routine. C'est une richesse pour tous. » Odile Robitaille

« Il faut parvenir, à partir de nos différences, à monter un projet commun. On a commencé à avancer dans notre travail avec les centres d'hébergement quand on a fait des partages d'observations -voilà ce qui s'est passé dans le groupe- Il s'agissait bien entendu d'observations anonymes du type -une dame a dit-« Blandine Aurenche

L'association « Cardan, espace de lecture » a débuté son action en organisant des lectures à la PMI.

« Nous avons rencontré la bibliothécaire et les psychologues de la PMI pour amener les familles depuis la PMI jusqu'à la bibliothèque. Les temps d'animation lecture à la PMI débouchent sur des prêts de livres. Un goûter lecture est mis en place à la bibliothèque. Cette expérience a permis une ouverture des parents et des échanges. Au fur et à mesure, le partenariat a évolué, il y a maintenant un contrat ville lecture pour des interventions dans les écoles. » Giovanna Postuma

« Au départ, la rencontre se faisait autour du livre et puis des partenariats se sont mis en place avec des comédiens qui sont en résidence de création sur le lieu où je travaille ou sur le territoire de Poitiers. Ils ont accepté de venir et de dire des textes mais aussi de parler de leur pratique. De leur côté, les familles les attendent en préparant le goûter. Ils ont échangé ensemble sur la question de la mémoire. » Anne Gobin

« Il est précieux qu'une directrice d'école maternelle soit favorable à nos actions. Le vendredi après l'école, l'atelier d'écriture des adultes peut avoir lieu parce qu'en même temps « Lecture nomade » fait la lecture aux enfants » Claudette Dupraz

4/ L'action culturelle en partenariat s'inscrit dans une recherche : temps de la mise en relation et en confiance mais aussi exigence d'un travail et de qualité, pour le respect des personnes et le droit à donner le meilleur de soi-même

«Ce projet d'atelier chant existe depuis 5 ans. Au départ, il s'agissait d'un défi insurmontable : chanter à plusieurs voix. Il a d'abord fallu 3 ans de fidélité et de confiance en chantant à l'unisson et nous avons abouti à une étape. On peut alors être fier de ce que l'on fait, se détacher de la honte. Ce sont des choses essentielles. Ensuite quand cette confiance est établie, il faut déranger tout cela pour permettre à ceux qui le désirent, d'aller plus loin, se donner les moyens d'avancer. C'est un travail, d'apprendre des textes, de chanter seul, d'entendre peut être que l'on chante faux. On a mis en place des relais plus près de chacun, des partenariats avec des personnes passionnées de chant. Pas pour dire -c'est comme ça qu'il faut s'y prendre-, mais pour prendre le temps de chercher ensemble autour de sa propre voix. Chacun a le meilleur de lui-même à donner et est heureux de donner le meilleur de lui-même. » Jean-Paul Baget

« Le théâtre est un travail exigeant. Il y a toute une convivialité liée aux relations que l'on établit les uns avec les autres. Mais tout ne s'arrête pas là. Au départ, c'est difficile de faire réaliser aux personnes que malgré tout, c'est un travail. Pas en terme de compétence, mais de travail intérieur. » Francis Marquez

« Quand soi-même on a été trop souvent rejeté, considéré comme incapable y compris dans sa vie avec les autres, le résultat artistique, l'échéance et la confrontation au public sont très importants. C'est aussi là que se trouve l'exigence que l'on se donne soi-même. Parce que sur scène, les acteurs se révèlent. Ils se retrouvent face à un public qui les aime et les applaudit et c'est un vrai spectacle. Mais ce travail demande beaucoup de temps. » Serge Sandor

«J'ai participé à beaucoup d'actions de productions de textes. Il en ressort spontanément quelque soient les âges, une écriture pas du tout distancée. On parle de soi ; de ce que l'on a vécu. Ce n'est pas un acte artistique, mais un message qui nous est lancé. Je m'interroge beaucoup sur cet « acte de création ». Je pense qu'il faut mettre un cadre, avec une capacité de relecture, d'analyse de sa production. J'ai, par exemple, longtemps animé avec d'autres personnes, une bibliothèque de rue où tout ce qui était produit dans l'immédiateté était hyper valorisé comme si c'était beau, tout d'un coup. J'avais envie que l'on jette un regard sur son travail. Tout ce qui est produit n'est pas spontanément génial ! Quelle exigence a t-on par rapport à ce qui est produit ? Annie Vuillermoz

«Il faut veiller à ce que l'exigence ne se retourne pas en jugement esthétique. -Ton texte est beau -pas beau. En même temps il faut laisser la création libre. Je distingue deux étapes. La première, on jette sur le papier son texte. La deuxième, on prend du recul et on retravaille son texte avec des propositions d'aide. On peut parler de tout dans son texte, y compris de la

souffrance, c'est le rôle de la poésie de la transcender. Mais avec une exigence : comment j'en parle pour que les autres aient plaisir à me lire. » Joël Lemerancier

Il faut donc pouvoir se confronter à l'échec, savoir poser ses propres limites mais aussi défendre ses propres conditions nécessaires à la réussite

Dans l'action avec les personnes qui ont une vie difficile, on est plus confronté à son propre échec qu'au leur. La plupart du temps parce qu'on a voulu aller trop vite, « être efficace », sans comprendre ce qui se passait pour les personnes, sans voir si l'action ne perturbait pas un équilibre de vie difficilement gagné. Il faut prendre le temps de comprendre ce qui se passe pour redéfinir des conditions de la réussite.

« Parfois il faut accepter que cela ne marche pas. Ce qui est essentiel c'est le respect des familles. Il ne faut pas dépasser certaines limites. Comment proposer l'atelier d'écriture aux parents ? Ce n'est pas simple à expliquer. Comment ne pas blesser ? On vient avec nos idées mais il faut trouver un langage commun. Trois mamans sont venues -que nous connaissions en bibliothèque de rue- puis elles ont cessé de venir. Plus tard, une mère a expliqué : -ça me met en danger par rapport à ce qu'attend mon mari- Sa progression dans l'atelier la mettait en décalage par rapport au reste de sa vie ! Claudette Dupraz

« J'ai connu une expérience ratée d'atelier d'écriture dans un lieu d'accueil de personnes à la rue à Grenoble. Nous étions très financés. L'idée était dans l'air du temps. Mais l'écrivain local n'a pas pu saisir la parole des personnes. Il a beaucoup réécrit car nous avions l'objectif d'écrire un livre. La restitution a été un échec complet. Pour éviter une autre mauvaise expérience, nous avons écrit une charte définissant les règles à respecter à l'avenir, dans le cadre d'un atelier d'écriture avec intervenant extérieur (durée des ateliers, type de restitution...). Maryse Oudjaoudi

« Pour travailler à des répétitions théâtrales avec des personnes qui vivent dans la rue, il a fallu prendre en compte leur rythme quotidien. Ils ne pouvaient plus se rendre à tel ou tel endroit pour manger à telle heure, nous avons dû penser à remplacer ces repas perdus. On ne peut pas envisager un projet sans prendre en compte les éléments de la vie des personnes. » Serge Sandor

A d'autres moments, on peut être surpris, désorienté ou dépassé par le cours que prend l'action : il faut prendre le temps de se poser, revoir ses objectifs, s'adapter, rebondir.

« Dans la continuité de notre bibliothèque de rue, nous avons lancé l'idée d'écrire des contes avec les enfants. Au fur et à mesure, on remplissait des petits carnets d'histoires. Nous étions le crayon des enfants les plus jeunes qui nous racontaient. Ils aimaient lire leur histoire et lire les histoires des autres. Nous avons constaté que cela les amenait à fréquenter plus les bibliothèques ou à lire.

Une production a été faite, publiée et donnée à la bibliothèque municipale ainsi qu'aux autres structures d'accueil des enfants du quartier. Maintenant voilà, les enfants continuent d'écrire et on devient un peu leur journal intime. On se retrouve de plus en plus avec des histoires où nous sommes un peu mal à l'aise avec ce qu'ils nous disent. Nous n'avons pas forcément envie d'être dépositaires de tout cela. Nous réfléchissons aux suites à donner.» Anne Rastetter

A l'inverse, quand on est sûr de ses objectifs et de sa méthodologie, il faut pouvoir résister pour défendre les conditions de la réussite. Ce sera tout le fondement de l'évaluation.

«Pour mener à bien un projet, il faut être très clair avec ses objectifs et faire passer la connaissance du public que nous avons. Récemment, nous avons du redéfinir nos objectifs et nos priorités, par exemple, que les parents accompagnent les enfants. Ainsi nous avons refusé un partenariat. Des établissements sportifs et culturels de la ville proposent des activités aux enfants hors temps scolaire. Pendant 5 ans, notre association s'y est associée mais nous avons arrêté car on estimait que ce travail ne correspondait plus à nos objectifs. En particulier à cause du rythme des enfants qui n'était pas respecté. Et pourtant, cela amenait de l'argent à l'association. Contrairement à d'autres structures moins libres, nous avons pu dire non. Notre choix a été de favoriser la présence des parents auprès des enfants. Nous avons modifié notre façon de fonctionner pour mieux respecter les enfants, en prévoyant par exemple un temps pour goûter ensemble et pouvoir se parler. Si on n'est pas clair avec ses objectifs, -par exemple ne travailler qu'avec certains enfants et pas une classe entière- on peut très vite déraiser.» Odile Robitaille

« C'est vrai qu'il faut savoir dire non. Nous voulions, par le biais d'animations à l'école, que le livre atteigne certaines familles. Mais si le directeur interdit aux parents de pénétrer dans l'enceinte de l'école, ce n'est pas possible de travailler ensemble » Blandine Aurenche

« Comment pérenniser un projet limité à deux quartiers ? Mais aller dans un autre quartier supposerait une autre démarche, le projet devrait évoluer alors que je tiens à garder le lien entre l'école, la rue et la bibliothèque. » Agnès Redouloux

«La première année, à Noisy le Grand, j'avais 12 enfants dans l'atelier théâtre. C'était impossible. Aujourd'hui, je suis en mesure de dire que je peux assumer 5 enfants. C'est important si nous voulons vraiment les accompagner, leur permettre de faire l'expérience. Ce n'est pas un chiffre au hasard. Avec l'animatrice nous nous étions donné comme objectif de pouvoir répondre à la violence, verbale et physique. Et quand nous avons évalué la deuxième année, nous avons répondu à cet objectif.. Les enfants ont vraiment fait une expérience théâtrale dans le respect de l'autre, du non jugement, du respect de la différence. » Francis Marquez

« On ne peut pas chanter à 300. Pour que cela reste humain, 60 c'est le maximum. J'ai défini une règle : autant d'hommes que de femmes. C'est un équilibre. Dans le chant, il se passe des choses qui sont importantes. Ça a marché, les hommes sont venus. Mais au début, il arrivaient moins bien. On a pris soin d'eux et maintenant, il y a autant d'hommes que de femmes. D'autres personnes voudraient participer mais si nous voulons faire quelque chose de qualité, c'est limité parce que nous sommes limités. C'est cette exigence de qualité du travail qui fait que d'autres pourront le faire demain.» Jean-Paul Baget

5/ Pourquoi la recherche de qualité des relations et des actions conduit-elle le plus souvent à mener des actions spécifiques avec des personnes en difficulté ? Quelles conditions pour mener avec tous, les activités de tous ?

Plusieurs participants à cette journée ont pointé du doigt des effets pervers de la démocratisation de la culture aboutissant à créer et entretenir des « actions pour publics spécifiques » qu'ils considèrent comme des ghettos. A partir de l'idée du droit à la culture et la pratique artistique pour tous, on en arrive à créer des ateliers ou des visites spécifiques avec des financements spéciaux, en expliquant que s'ils n'existaient pas, les personnes les plus éloignées de toutes ces propositions culturelles, en seraient exclues. Ce qui est visé pourtant, c'est l'accès de tous aux activités de tous.

*« J'ai fait un audioguide pour aider à mieux regarder les œuvres du musée en essayant de donner des explications pour tout le monde et pas seulement pour des initiés. J'ai eu du mal à défendre ce projet. Finalement, l'administration a accepté parce qu'un aveugle a dit que grâce à l'audioguide, il voyait les tableaux. »
Véronique Burnod*

« Je suis conteuse et je bénéficie d'un espace sur scène. La question se pose de savoir qui peut venir. Pendant un an, j'ai travaillé avec un groupe qui préparait un spectacle pour le 17 octobre, journée mondiale du refus de la misère. Plutôt que de faire des témoignages, on a choisi de faire une création artistique. Il s'agissait de

partir du conte et de monter un spectacle où tout le monde pourrait dire des contes et pas seulement les personnes du quart monde. Pour que tous se trouvent en situation de risque. Il n'y avait pas les pauvres et les autres, mais un partage d'une émotion artistique. Cela n'a été possible que grâce à un partenariat » Gigi Bigot

« J'ai un a priori sur la composition très large de groupes d'enfants, dits ouverts à tous et qu'il suffirait de multiplier pour intégrer tout le monde. A vouloir tout niveler, on nie les difficultés et cela ne peut pas marcher. Les relations que l'on a avec un petit nombre d'enfants sur un tapis dans l'herbe, en lecture hors les murs, n'a rien à voir avec ce qui se passe en ateliers créatifs standards. Par exemple, un enfant en difficulté qui participe à un atelier d'écriture dans un groupe d'enfants de niveaux scolaires divers (comme à l'école) est soi disant intégré au groupe socialement. On dit qu'il a les mêmes chances, sauf qu'il ne dispose pas des mêmes outils. Il est complètement perdu. Il va moins vite. Ils se fait vite remarquer des autres enfants par ses difficultés et n'arrive pas au même résultat. Si on ne crée pas les conditions d'être en petit groupe, disponible pour lui, sans jugement, en toute liberté, on reproduit l'exclusion. Il finit tôt ou tard par se retrouver exclu d'une activité qui avait été pensée ouverte à tous et à lui en particulier. Il faut arriver à faire comprendre cette nuance aux partenaires avec lesquels nous travaillons.» Yamina Boubekour

« Dans « l'atelier chansons » je suis confronté à une difficulté : j'ai constaté que des personnes apprenaient les chansons plus vite que d'autres et j'ai peur qu'elles s'ennuient si je reste au rythme de ceux qui vont plus lentement. Quels moyens utiliser pour que chacun puisse avancer à son rythme tout en étant toujours ensemble ? J'ai pensé donner aux plus rapides, d'autres chansons à travailler en soliste, je réfléchis » Hélène Charvet

On ne peut nier que les actions spécifiques ont leur sens quand elles sont conçues comme un espace privilégié, intermédiaire, où chacun peut s'épanouir, se révéler à lui-même à son rythme et sans jugement. Mais attention de ne pas s'y enfermer, de construire dans l'action-même, des occasions de rencontres et de pratique artistique ou de sorties culturelles avec d'autres.

« Tout le travail avec les enfants de la Cité n'a été possible qu'à partir de cette fidélité de 2 ans de l'atelier théâtre hebdomadaire. C'est ce qui leur a permis de participer cet été pendant 3 semaines à une académie internationale de théâtre que nous organisons avec d'autres enfants venant d'autres milieux et qui aboutissait à un spectacle adapté de L'Illiade d'Homère. Mais il en a fallu du temps, pour que chacun puisse se dépasser, vaincre toutes ses peurs et ses refus. » Francis Marquez

« Quand j'ai proposé au chœur de jeunes de rencontrer régulièrement l'autre chœur constitué avec les membres du mouvement ATD Quart Monde pour chanter ensemble, je ne savais pas comment cela allait se passer. Et bien tous ces hommes et ces femmes du quart monde étaient fiers d'être dignes que ces jeunes viennent

vers eux et un tissage de relations s'est fait avec le temps. Quand un chœur ou un autre fait un concert, il donne des invitations aux autres et vient qui veut. On se rend compte qu'il est plus facile de venir et de se mettre au premier rang parce qu'on connaît les chanteurs ou quelqu'un dans le public... » Jean-Paul Baget

« Après l'année consacrée au conte à Rennes, nous nous sommes demandés comment continuer ce travail. Nous tentons de développer des abonnements culturels » Gigi Bigot

Cela revient à la question de savoir quels moyens se donner pour que tous aient accès à la culture, à la pratique artistique, aux spectacles. Un certain nombre de stratégies pour y parvenir ont déjà été évoquées. Reste deux autres éléments fondamentaux à ne pas négliger : le rôle des « accompagnants » et celui de l'environnement familial ou amical des personnes.

L'accompagnement

Dépasser le cadre de l'action spécifique, c'est aussi veiller à ce que les personnes qui accompagnent celles qui ont une vie très difficile, ne soit pas là pour « aider », « donner du temps aux autres » mais dans un état d'esprit tout à fait différent qui est de participer à une activité culturelle qu'elles aiment et ouverte à tous. L'activité étant une opportunité de faire ce que l'on aime, dans un groupe où les personnes ont des réalités de vie très différentes.

« L'accompagnant est-il acteur ou n'est-il qu'accompagnant ? S'il n'est qu'accompagnant, il se retrouve dans une situation de spectateur avec tous les risques de « jugement ». L'accompagnant n'est-il pas dans ce cas, un barrage, un frein à ce que nous recherchons ? ...J'ai connu une dame qui au cours des visites disait aux autres qu'ils devaient être silencieux au musée... Nous avons proposé de nous retrouver régulièrement, le musée et les différentes associations avec lesquelles nous travaillons, pour réfléchir à ce que c'est qu'accompagner au musée. » Cécila de Varine

« A un moment donné dans le groupe, on s'aperçoit que certains viennent sans vraiment aimer chanter, mais pour « aider ». Et bien ce sont ces personnes qui sont les plus lourdes. Il faut tous être au même niveau, avoir la même démarche, ne pas tricher. Et c'est quelque chose de très exigeant. Si finalement on s'aperçoit que l'on aime pas chanter et bien il vaut mieux faire autre chose que d'être là. » Jean-Paul Baget

« L'atelier théâtre a commencé à marcher avec les 7 détenus de la prison de Toul, à partir du moment où ils se sont rendu compte que je prenais le risque avec eux. Je n'étais pas un professionnel qui restait extérieur à ce qu'il se passait » Francis Marquez

La mise en mouvement de l'environnement des personnes

La question de l'environnement familial ou amical des personnes comme facteur de réussite d'une action culturelle en direction de tous, a été posée par beaucoup, en particulier par les professionnels travaillant avec des enfants, mais pas seulement. Quel est l'impact de l'action culturelle sur les relations de la personne avec ses proches ? En quoi la mobilisation de cet environnement contribue à la réussite du projet pour elles-mêmes ?

« Il faut toucher les parents pour que les enfants osent venir à la bibliothèque. Notre partenariat avec l'Association Cardan nous donnent l'occasion de rencontrer les parents . Nous préparons un projet avec des adultes pour faire le lien parents-enfants » Elise Doit

« Il serait choquant de penser intégrer les enfants à nos activités en court-circuitant les parents. Nous avons besoin de la validation des parents... Il faut apprendre à voir que nombre de choses ont de la valeur dans ce que les parents veulent transmettre. Sinon ce serait penser que leur culture ne compte pas. » Pierre Tramonti

« Jusqu'où aller avec les enfants en tant que médiateur culturel ? Comment permettre qu'une famille puisse vivre une expérience artistique sachant que le contexte de vie de la famille est difficile alors même que les enfants vivent là quelque chose de fort et positif ? Il faut créer un espace où les enfants puissent parler, partager ce qu'ils vivent dans le cadre de la cellule familiale pour que les parents puissent se réjouir. » Francis Marquez

« Cette expérience artistique donne l'occasion pour les parents et les enfants de se rencontrer différemment. Elle ouvre une reconnaissance dans les deux sens. » Jean-Paul Baget

« On a encore du mal à avoir une culture de projet. On se heurte aux pratiques institutionnelles. Il faut définir les objectifs ensemble. Comment réunir parents et enfants sur un projet, et tous les partenaires pour réfléchir ensemble ? » Zahra Younessi

Nicole Laurent Catrice a mené des ateliers d'écriture avec des enfants et des collégiens. « C'est un travail dans la durée. Avec une classe de maternelle et de CP, j'ai eu un bon contact avec les parents. Les instituteurs et le directeur ont réalisé que les enfants faisaient des progrès. A la fin de l'année, les parents ont été invités en classe pour voir le recueil réalisé. Ils sont tous venus. »

« En quoi dans le projet culturel, quel qu'il soit, on a le souci de créer des passerelles avec l'univers proche des personnes, pour que la culture, l'art, ce qu'ils ont découvert là, ne soient pas excluant ? On va parfois un peu vite en pensant que la personne va pouvoir se débrouiller toute seule avec ce qu'elle a pu découvrir et

qui va la désolidariser de ses proches et de ce qui est sa vie quotidienne. » Cécilia de Varine

« Il ne faut pas négliger le besoin de recréer l'unité dans les personnes, en même temps que l'on pense à créer l'unité entre les personnes » Marine Bedel

« Pourquoi et comment les proches sont-ils des soutiens ? il faut y penser aussi pour les adultes. Cela n'était pas évident pour des hommes de 50 ans, cassés par la vie, de se mettre à la sculpture à partir de matériaux naturels du jardin. Pourquoi ? Entre autres parce qu'ils ne pouvaient pas en parler à leurs copains, au café du coin. Quand ils l'ont fait, sans rien avoir vu, on s'est moqué d'eux. Alors il a fallu prendre à témoin des personnes extérieures à l'activité mais qui entraient dans l'atelier, comme par exemple l'employé communal qui venait prendre du goudron. Il a vu que ce que les hommes créaient était beau et il en a parlé aux autres. A partir de là, non seulement les hommes ont pu en parler mais aussi en être fier. Ils ont proposé à la patronne du café de lui faire régulièrement son bouquet d'art floral, à sa demande. C'est comme ça que deux hommes déposaient tous les deux mois, un bouquet à la patronne. Et le jour de l'exposition, quand j'ai proposé qu'ils invitent qui ils voulaient, ce sont ces adultes-là, en plus de leurs parents, frères et sœurs, qu'ils ont invités. Il faut mettre en mouvement l'environnement des personnes, en sachant que le temps nécessaire ne se mesure pas. » Joël Lemerancier

6/ Le changement des pratiques - La transformation de l'institution

Alors que la méthodologie est de l'ordre de la prise de risque, du tâtonnement, du qualitatif, comment se sortir d'objectifs quantitatifs, temporels, de valorisation, imposés ?

« Depuis 2 ans la directrice de la bibliothèque municipale a la volonté de toucher un autre public mais il y a une différence d'objectifs entre la municipalité, plus sensible au nombre de gens concernés et mon travail à l'extérieur que je fonde sur la rencontre avec les personnes du quartier. » Agnès Redouloux

Parlant d'un atelier d'écriture qui a débouché sur des textes, Annie Vuillermoz dit : *« Qu'on ne se trompe pas sur les objectifs de « montrer ». Ce qui est important, c'est la personne plus que l'objet réalisé. Nous avons du lutter pour que les textes produits ne soient pas intégrés à un recueil publié, mais restent librement la propriété de leurs auteurs parce que selon le contexte, cela nous semblait mieux ainsi »*

« Attention aux projets qui durent 6 mois/1 an. Le professionnel justifie son travail par une production et s'en va ! Il faut s'engager dans la fidélité, à un

nombre de personnes que l'on sait gérer, pour des projets humbles et dans la réalité des personnes. Et à un moment donné, on peut préparer un temps fort mais ne pas en faire un objectif à priori. Par exemple, un concert ou un CD peuvent être un signe de reconnaissance utile à un moment donné mais il ne faut pas « s'embarquer » pour répondre à une demande extérieure imposée. » Jean-Paul Baget

« Exposer c'est s'exposer, et c'est important pour la construction de soi, à condition que cela ne devienne pas le tout. » Joël Lemercier

La transformation des pratiques est-elle conditionnelle à la réussite d'un partenariat ou bien est-ce l'action en partenariat qui provoque la transformation de l'institution ? La réponse apportée par les professionnels tient des deux.

Une action culturelle qui se donne pour ambition de ne laisser personne en arrière, ne peut se développer dans un climat d'incompréhension totale. Mais « le partenariat ne se décrète pas ». Nous l'avons vu, l'action prend appui sur la conjonction de volontés croisées. Dans les faits, c'est toute « l'institution d'accueil » : le musée, la bibliothèque, le théâtre, le centre culturel...qui se retrouve au coeur de cette aventure, y compris des personnels qui ne sont pas à l'origine du projet. Cette rencontre inédite, pas toujours réussie d'emblée, provoque forcément des questionnements, des prises de conscience, porteurs de changements.

« Pour que chacun puisse trouver plus de liberté de venir au musée, il faut que le musée change d'attitude, change de démarche, que ce ne soit pas toujours aux visiteurs de s'adapter, mais que le musée sache trouver des espaces pour s'adapter aux usagers. Nous devons donc accompagner ce changement » Cécilia de Varine

« Faire un forum de l'insertion dans les galeries du musée, ce n'était pas évident. Il a fallu en parler en interne pour convaincre et s'y préparer. Mettre des tables de stands dans un musée n'est pas habituel. Cela perturbe la muséographie c'est à dire la mise en scène, l'esthétique. Et puis tout le monde se demandait comment cela allait se passer s'il n'y avait pas un risque d'endommager des œuvres. Les agents de surveillance se demandaient si tous les mendiants du quartier allaient venir et ce qu'il fallait faire si le comportement des personnes obligeait à intervenir. Il y a des peurs, des clichés. Il a fallu beaucoup en parler entre nous. » Véronique Grange Spahis

« Il ne faut pas en voulant accueillir les publics en difficulté, nier les problèmes. Un conservateur n'a pas envie qu'on abîme la muséographie sur laquelle il a travaillé pendant 10 ans. S'il y a un risque quelconque il faut donc l'identifier, y parer avant, proposer des alternatives. Sinon, la relation en interne devient conflictuelle et plus rien de positif ne peut se faire. Or rien ne vaut la rencontre pour se familiariser avec tous les publics et s'apercevoir que les personnes sont plus ou moins comme nous, même si leur situation sociale est très différente » Michèle Protoyerides

« Accueillir, cela suppose de changer le discours des acteurs du musée. Notre groupe de femmes migrantes est très bien accueilli par la direction d'un musée mais il faut que le personnel soit lui aussi formé. Un jour, une des conférencières, fabuleuse pour ses connaissances ne savait pas comment nous parler. Elle n'était pas formée à nous rencontrer. Les femmes se sont ennuyées. Le partenariat, c'est faire évoluer les partenaires. » Marie-Hélène Hassan

« Un musée peut être un lieu que l'on traverse. Avec les voitures, au musée de Compiègne, c'est à un public « chahuteur » que nous nous adressons. Des artistes en résidence accompagnent. Au début, il y a toujours une certaine crainte mais cela se passe bien. Et à l'arrivée, les enseignants et les animateurs sont toujours surpris. » Jean Denys Devauges

« C'est la présence physique des personnes dans ces lieux culturels qui rend inévitable l'évolution de l'institution, beaucoup plus et mieux que des discours incitatifs » Joël Lemercier

« Il y a eu des changements dans les manières de faire. Jusqu'alors le musée était accessible sous forme de visites guidées. Dans le cadre de ce partenariat, elles sont devenues des « visites-dialogue ». Cécile Latour

« Pour ouvrir les bibliothèques à un autre public, il faut changer les habitudes : ne pas faire que du prêt, prendre du temps pour d'autres familles, faire appel à des bénévoles, aller hors les murs. C'est toute une mentalité à changer au sein de la bibliothèque ». Blandine Aurenche

« Il y a des collègues qui refusent de sortir. Elles disent qu'elles ne veulent pas se retrouver confrontées à la situation difficile des personnes, à leurs souffrances... Au départ, nous étions deux à sortir de la bibliothèque. Les autres nous voyaient comme des courageuses. Et puis de revenir avec des photos des enfants, des rencontres à raconter, cela a rassuré les collègues. L'année suivante, tout le monde était dans le coup et nous avons fait des équipes. Aller à l'extérieur est devenu possible à condition de changer nos horaires d'ouverture. Nous fermons pendant que nous sommes en bibliothèque de rue » Yamina Boubekour

« Nous essayons de faire en sorte que l'expérience que nous menons avec des publics nouveaux rejaillissent sur le travail fait avec tous les publics. Ce que nous apprenons avec eux, parce que nous cherchons des moyens nouveaux de mettre en relation, d'avoir un projet commun, représente une nouvelle interprétation du musée et des œuvres et il faut en faire profiter d'autres. » Cécilia de Varine

De la même façon, travailler sur le plan culturel en partenariat avec des travailleurs sociaux en contact avec les personnes dont la vie est difficile, semble parfois impossible dans l'absolu, tant les logiques institutionnelles sont éloignées de celles des professionnels de la culture. Pourtant dans la pratique au quotidien et

localement, des professionnels montrent qu'ils trouvent des moyens de travailler ensemble.

« Il est difficile de faire comprendre à des travailleurs sociaux que l'art est utile pour détruire la misère. En avril 2002, je suis allé à un colloque organisé par une grande école d'éducateurs spécialisés. Des institutionnels, des élèves, des associations étaient représentés, mais j'ai regretté que la DRAC (Direction Régionale de l'Action Culturelle) ne soit pas présente pour manifester l'importance de l'accès à la culture. Il y a un travail de formation très important à faire dans ces écoles. » Bruno Lechantre

« Dans le cadre de son service culturel, Le Musée du Louvre a mis en œuvre un programme de formation pour des personnes relais, des travailleurs sociaux, en lien avec des personnes en difficulté, pour leur permettre de monter leur propre visite et projets avec un groupe et pouvoir être autonomes dans le musée. » Michèle Protoyerides

« Il faut se réinterroger soi-même, en tant que travailleur social. On stigmatise les gens en les nommant « familles en difficulté ». Mais ces familles ont un nom. Elles sont connues dans le quartier. Il y a beaucoup de monde à convaincre mais il faut avancer quand même. » Zahra Younessi

« Pour que la rencontre entre une institution culturelle et une association ou un centre social par exemple, aboutisse à quelque chose, que l'accès à la culture soit pris en compte et facilité, il faut que les personnes qui travaillent dans le social, les accompagnants, soient eux-mêmes au moins intéressés si ce n'est familiers de ce lieu culturel... Tout est parti de ma rencontre avec le directeur du CCAS de la ville qui ne connaissait pas le musée et à qui j'ai proposé de faire le forum de l'insertion dans nos murs... Je souhaitais que les personnes du CCAS viennent avant le forum pour visiter le musée, pour découvrir ce lieu. Nous avons donc fait une visite pour le personnel social de la ville qui était en lien avec les personnes en difficulté. » Véronique Grange Spahis

« Dans le travail social, il n'y a pas toujours la place pour la culture. Il faut se faufiler dans les formations. Il faut persuader les éducateurs. Pour avoir un dépôt de livres dans un centre d'hébergement d'urgence, nous avons dû convaincre les responsables du centre que le livre pouvait apporter un plus, notamment dans le lien mère-enfant. Et au fur et à mesure de notre partenariat, nous nous sommes intégrés dans un groupe de travailleurs sociaux qui réfléchissaient sur l'exclusion. Dans ce cadre, nous avons proposé une journée de travail sur la place du livre. Nous avons été reconnus comme partenaires compétents. Maintenant nous intervenons par exemple dans des écoles d'infirmières. » Maryse Oudjaoudi

« Cette action a démarré parce que les travailleurs sociaux m'ont demandé en tant que formateur en insertion, de faire du jardinage avec ces hommes. Mais j'ai demandé carte blanche pour y développer l'expression de la création. On m'a

répondu -d'accord mais ce n'est pas sur cela que l'on évaluera- Et au bout de trois ans, on en est arrivé à une exposition itinérante et à un moment magique où un des hommes qui vivait dans une cabane m'a dit -viens, on va aller voir une exposition. Et nous sommes allés avec les autres hommes, dans une galerie pour voir une exposition de sculpture..

... Avec l'atelier d'écriture, le jour où il a été rendu public, le groupe de femmes a accepté de lire les textes qu'elles avaient écrits, en disant -je lis le mien, je ne vais pas me cacher-. Alors face aux travailleurs sociaux qui les connaissent depuis des années, il s'est passé quelque chose. Ils ont quitté leur rôle et ils ont été émus. Ils ont trouvé que ce que Mme Untel ou une autre disaient, était bon, indépendamment de la personne. Et alors d'un seul coup, ils se sont impliqués en disant qu'il fallait au moins que les personnes du Conseil Général les rencontrent. Ils ont pris ce risque alors qu'avec toutes les questions d'alcoolisme, ce n'était pas simple. Raviver du désir et de l'émotion chez les gens : c'est ce qui s'est passé au bout de deux ans aussi pour les travailleurs sociaux. Après les choses ont rebondi parce qu'à partir de là, on est dans l'universalité, pas dans le produit, l'objet créé.» Joël Lemercier

7/ Le financement et la pérennisation des actions

Une action commence souvent très modestement par l'engagement d'une personne qui ressent le partage de la culture comme quelque chose d'essentiel, veut le vivre dans son activité professionnelle, ou souhaite s'y consacrer bénévolement à travers un projet à petite échelle. Dans les deux cas, elle prouve qu'il est possible que tous accèdent à la culture et aux pratiques artistiques. Mais pour que l'action puisse durer, se développer, arriver à maturité, il faut une équipe, chercher des partenaires professionnels ou bénévoles et trouver des moyens financiers.

*« Au départ, aller au musée, c'était juste un ticket d'autobus. Avec le temps, un projet s'est développé et a été inscrit dans le cadre du contrat de ville par la municipalité et nous avons fait appel au ministère de la culture. Il faut défendre son projet, le porter face aux instances politiques. Nous avons obtenu un financement par le FAS dans le cadre de la politique contre la discrimination. »
Zahra Younessi*

Beaucoup de professionnels expriment leur difficulté à faire reconnaître par une aide financière, des projets culturels et artistiques, quand le public concerné est défavorisé et/ou d'origine étrangère. D'aucuns leur répondent qu'il ne s'agit pas d'un projet culturel mais social.

« Dans mon atelier d'arts plastiques, au début, il y avait 4 enfants et puis il y en a eu jusqu'à 40 mais l'adjointe à la culture m'a répondu que les activités culturelles n'étaient pas une priorité. » Catherine Schuck

Il faut reconnaître que la culture n'a pas une place importante dans la plupart des budgets, que ce soit celui de l'état ou des collectivités territoriales. La culture est encore souvent considéré comme un loisir, une option, un ornement, voire un luxe et pas assez comme un levier et un chemin pour révéler les richesses de chaque être humain à lui-même. C'est la raison pour laquelle l'expérience montre que bien des projets trouvent des financements par d'autres biais que le niveau strictement culturel.

« Il existe un projet DSU -petite enfance- financé par l'Etat et la ville d'Amiens. C'est ce qui rend possible nos projets qui s'inscrivent au-delà des possibilités du budget de notre bibliothèque » Elise Doit

« Très naturellement vous vous tournez vers les instances du Ministère de la Culture qui porte le nom de votre activité mais il n'est pas le seul ministère intervenant dans le domaine culturel, au contraire. Je pense par exemple au ministère de l'Education, de la Jeunesse et de la Recherche. Des projets peuvent aussi être encouragés en milieu rural par le Ministère de l'Agriculture. Il faut savoir que le ministère de la culture ne représente qu'une part relativement limitée de l'ensemble des crédits qui sont consacrés à l'ensemble de l'activité culturelle et artistique, aux activités en amateur. Il faut comprendre ces rouages pour voir à qui et comment compléter un certain nombre de ces financements. » Georges Rosevègue

Quelque soit le niveau (local, départemental, régional, national), il faut savoir « frapper à la bonne porte. » Le partenaire financier ne sera pas toujours celui auquel on a pensé en premier. Les autres professionnels engagés dans le projet peuvent aider à trouver le bon partenaire.

« En Bretagne, le mouvement ATD Quart Monde travaillait avec le conseiller livre de la DRAC tandis que moi, en tant que professeur d'Arts Plastiques, je travaillais avec le conseiller Arts Plastiques. Nous menions deux ateliers en parallèle. C'est une enseignante liée à ATD Quart Monde qui a provoqué le partenariat. Il faut provoquer la rencontre. » Serge Bouvier

« Il faut convaincre les personnes qui travaillent dans toutes ces structures administratives, montrer l'importance du projet, donner à voir la réalité, c'est ce qui est le plus difficile. Il faut donc donner de l'ampleur au réseau des relations et être plusieurs à demander et constituer les dossiers. Mais il faut aussi avoir fait ses preuves. » Blandine Aurenche

Quoi qu'il en soit, le choix du « financeur » n'est pas neutre. Il est un partenaire, un allié comme tous les autres. Là encore, une rencontre doit avoir lieu autour d'un projet.

L'engagement financier constitue un engagement politique, de soutien à la lutte contre les exclusions. C'est aussi souvent l'acte qui formalise dans un contrat, les relations de coopération entre les différents partenaires de l'action et les oblige à bien définir l'objectif poursuivi, les engagements de chacun, les moyens déployés.

Les professionnels constatent toutefois qu'il est difficile d'obtenir cet engagement politique dans la durée. Il est souvent nécessaire de refaire des dossiers chaque année, à destination de personnes qui peuvent avoir changées et qu'il faut de nouveau convaincre du bien fondé de l'action. C'est un réel souci qui contribue à créer périodiquement un sentiment d'insécurité pour la plupart des structures. D'autant plus que les recherches de financements sont faites directement par ceux-là même qui agissent sur le terrain et non pas par des spécialistes des dossiers. D'où la nécessité de penser l'action en terme d'alliance à tous les niveaux, dès la conception du projet, de tisser des liens et de ne pas négliger ce temps consacré à la recherche de reconnaissance du travail qui s'effectue.

« Je ne veux pas me satisfaire en me disant que toutes ces initiatives de partage culturel sont possibles et nombreuses ! Quels moyens se donne t-on pour les faire durer dans le temps, pour faire comprendre notre démarche aux institutions, pour que la société française comprennent que toutes ces personnes appartiennent à ce pays et construisent elles aussi notre histoire ? » Catherine Schuck

« La bibliothèque de rue dispose de quelques moyens supplémentaires avec la politique de la ville, mais l'argent arrive à la fin des projets. Il faut faire savoir que les projets sont ainsi mis en danger. » Wahed Allouche

A l'inverse, il ne faudrait pas retourner le problème en pensant que rien ne peut se faire sans un financement ou que l'importance d'un projet dépend de la hauteur de son financement. Ce serait nier l'essentiel : la nécessité première de l'engagement personnel et de la rencontre de volontés conjuguées.

« Si dans un lieu nous n'avons pas d'alliés persuadés de l'intérêt de l'action, malgré les financements, il est très difficile d'agir » Maryse Oudjaoudi

« Ne pas avoir de ressources suscite parfois des surprises : quand les femmes engagées dans le projet du musée Picasso (« des femmes-des villes-des musées ») ont voulu chanter pour la fête de la musique ce qu'elles avaient écrit à partir de leurs visites, si elles avaient eu les moyens de payer un orchestre et une salle, jamais elles ne seraient aller contacter le collège du quartier avec lequel le musée était en lien depuis longtemps ! » Claude Gilbert

« Quand nous avons monté « les Bas Fonds » de Gorki avec des personnes qui vivaient à la rue, au départ, on ne savait pas où on allait jouer. Nous ne savions ni où, ni quand, ni avec quel argent et puis finalement Le Palais de Chaillot a joué le jeu. Cela nous a ouvert les portes de la médiatisation. Mais cela n'a rien à voir avec

les budgets. J'ai eu de tous petits budgets sur des projets médiatisés et d'autres plus élevés sur des projets plus confidentiels. » Serge Sandor

Le financement de l'action pose la question de son évaluation.

8/ Evaluation de l'action ≠ Valorisation

Evaluation et financement sont souvent liés mais la nécessité d'évaluer dépasse largement la question du financement.

« Une personne a écrit dans le livre d'or de notre exposition : « Vous arrivez à nous faire croire que nos vies sont devenues belles ». Faut-il l'interpréter positivement ou négativement ? La question c'est : l'œuvre créée collectivement ou individuellement, que laisse-t-elle comme ambition par rapport à un changement ? Il n'y a que la proximité avec les personnes qui peut nous dire quelque chose sur l'importance d'être là, mais aussi sur les limites. » Joël Lemercier

Sur le plan pratique, l'évaluation a pour objet de dire, généralement au terme d'un an d'activité, si les objectifs définis au départ dans le projet et que l'on partage avec d'autres ont été remplis. Il faut donc anticiper cette phase dès le début du projet en posant bien les objectifs ainsi que les critères d'évaluation attendus, en prévoyant l'évaluation à un terme fixé. Dans le cas contraire, il ne sera pas possible de savoir sur quelle base évaluer.

Cette évaluation posée à un terme relativement proche, oblige à poser des outils d'observation tout au long de l'action (écrits d'observation avec paroles des participants, réunions d'équipe...). Mais elle oblige aussi les acteurs à se donner des objectifs réalisables qui pourront se travailler, s'affiner, s'approfondir avec le temps.

« Il ne faut pas confondre évaluation et mise en valeur. Cela paraît une évidence et pourtant quand je reçois des dossiers, parfois en guise de bilan, on m'envoie un press-book qui rend compte d'une mise en valeur, d'une médiatisation. L'évaluation, c'est tout autre chose. Elle commence au début des projets quand on définit les objectifs y compris avec ses partenaires et se termine à la fin quand on essaye de voir si les objectifs du début ont été atteints, s'ils ont été transformés. Elle ne consiste pas à compter le nombre de participants même si cela peut être important à un moment et si les formulaires ne semblent pas demander autre chose. On peut toujours annexer une page blanche au dossier pour mieux décrire l'action à ceux qui n'y ont pas participé et donc ne savent pas de quoi il s'agit, mais il faut surtout aller au delà de cette description et savoir analyser avec modestie, prudence et honnêteté ce qu'il s'est passé. Et à partir de cet écrit d'analyse, il est toujours possible de venir discuter avec les institutions. » Marine Bedel

Comme pour toutes les étapes précédentes du projet, l'évaluation ne prend toute sa valeur que si tous les partenaires de l'action y participent. C'est aussi ce qui permet de mettre à jour des aspects différents, éventuellement des divergences de point de vue, dans la conception ou l'évolution de l'action. L'évaluation représente une occasion importante de se redire ce qui fonde l'action, de resituer la place de chacun, avant de repartir éventuellement ensemble.

Les difficultés à évaluer peuvent être liées à ces divergences mais aussi aux critères concrets d'évaluation imposés, ou que chaque partenaire se donne à lui-même.

« Comment évaluer l'émotion suscitée alors que pour un travailleur social, le critère d'évaluation tient au fait d'avoir trouvé un travail ou un logement. Il faut du temps pour évaluer mais nous sommes soumis à l'urgence, à la recherche de l'efficacité immédiate. » Bruno Lechantre

« il faut mesurer cette efficacité avec le public et par rapport au public. Au delà du comptage, il faut observer les détails : comment un enfant a grandi, la bibliothèque est-elle repérée par les habitants, y a t-il plus de visites, plus d'inscriptions ? » Emmanuelle Bonnec

« Dans notre quartier, on retrouve des jeunes qui dès la naissance de leur enfant, reviennent à la bibliothèque : ils ont eux-mêmes fait l'expérience du livre comme outil culturel » Maryse Oudjaoudi

« Il faut inclure des témoignages dans nos évaluations ! » Marie-Hélène Hassan

« En caricaturant je dirais que lorsque les opérations ratent, nous avons une bonne évaluation. Quand elles réussissent, l'évaluation ne rentre pas dans le cadre de ses grilles. Il faut savoir utiliser les évaluations en faisant émerger nos propres critères et en expliquant pourquoi. » Claude Gilbert

« Je suis référente sur un projet autour des Droits de l'Enfant et qui concerne 7 structures différentes. Pour l'évaluation, je propose un questionnaire à remplir avec objectifs, éléments d'évaluation, observation et comptage. Je pense que l'évaluation est utile même si elle met à jour des ratages. Il faut poser les objectifs, les formaliser. Ce ne sont pas toujours les mêmes selon les partenaires mais au final ils peuvent se rejoindre. » Emmanuelle Bonnec

Quand l'action dure depuis plusieurs années, il peut être utile de s'arrêter pour évaluer globalement le travail réalisé : vérifier et poser concrètement les résultats plus ou moins visibles par un œil extérieur, toujours en donnant la parole aux personnes concernées par l'action. Cette étape intervient avant de reprendre l'action ou avant de partir vers un autre projet. C'est un travail qui peut faire l'objet d'un financement.

« Cette évaluation de l'atelier d'écriture et de gravure a représenté 18 mois de travail, à partir d'interviews. C'est important que la DRAC Bretagne ait reconnu

ce travail en le finançant parce que sinon je ne sais pas s'il aurait été possible d'aller au bout. Grâce à ces interviews, les personnes qui avaient participé pendant toutes ces années, les enfants et les adultes, y compris les animateurs, ont pu dire ce qu'ils en pensaient et dire personnellement en quoi cela avait été important pour eux. Ce n'est pas nous qui le disions à leur place.» Nathalie Gendre

Une fois terminée, l'évaluation pluriannuelle devient un outil de travail interne pour les partenaires qui ont participé à l'action. Elle constitue aussi un outil externe permettant de rendre visible l'action auprès des pouvoirs publics, les institutions et les professionnels, qui peuvent s'en saisir pour s'engager à leur tour dans leur propre domaine et à leur propre niveau.

L'idée n'étant pas de reproduire ou de faire reproduire des méthodes d'approche des publics mais de trouver des éléments pour expérimenter soi-même ou faire connaître une expérimentation.

«A partir du moment où l'on s'implique personnellement avec des personnes dans une action précise, il est difficile, voire impossible de reproduire ailleurs. Ce qui se passe est de l'ordre de la relation établie avec ces personnes. On peut dégager des pistes de travail mais pas un modèle à reproduire en tous points.» Francis Marquez

« Mais nous avons bien des stratégies d'actions, je découvre cela aujourd'hui et il faut pouvoir les partager, les échanger ! » Joël Lemercier

Cette question de la visibilité de l'action, pour recevoir des encouragements et encourager d'autres professionnels à s'engager ou poursuivre des actions culturelles véritablement ouvertes à tous, touche à une autre question cruciale : la formation.

9/ Formation institutionnelle ou acquise par l'expérience

La question de la formation se pose rapidement pour la mise en œuvre d'actions culturelles visant à rejoindre tous les publics, y compris les plus exclus. Elle a été abordée dans tous les groupes de travail sous deux formes : la formation institutionnelle, la formation issue de la pratique et des échanges.

Si ce sujet n'intervient qu'en fin de synthèse, c'est parce qu'il semble évident à la lecture de toutes les contributions, que la formation a traversé toute cette journée de rencontre. Chacun a pu se rendre compte que beaucoup d'éléments, acquis ou en cours d'acquisition grâce à l'expérience, relevaient de la formation nécessaire : la qualité des relations avec les personnes, la prise en compte du temps, le choix des partenaires, la mise en œuvre de l'évaluation... En revanche, se former et contribuer à la formation des

autres est un enjeu qui se situe au coeur du réseau Wresinski culture. Il est donc important de finir sur cette question.

La formation institutionnelle

La formation institutionnelle est un sujet de polémique pour les professionnels des institutions culturelles. La formation des personnels à l'accueil de tous les publics est insuffisante voire inexistante.

Dans les formations des musées, il existe depuis quelques années, des modules de « familiarisation avec les publics en difficulté ». Mais aucune formation n'est accessible aux animateurs vacataires et sans statut des services culturels qui constituent l'essentiel du personnel au contact avec le public. Il arrive même que les responsables des services culturels soient eux-mêmes vacataires. Il y a donc une contradiction entre la volonté politique d'ouvrir les musées (loi sur les musées) et leur mode de fonctionnement.

Pour les bibliothécaires, la connaissance des publics est à peine esquissée en formation initiale en « sociologie des lecteurs » mais pas du tout en formation continue. Mais là encore, les agents du patrimoine qui accueillent le public dont les scolaires, à la banque de prêt, ne sont pas concernés par les formations existantes. La formation aux publics est concentrée sur les médiateurs du livre, pour les municipalités (via leur bibliothèque) qui en emploient et acceptent de faire l'effort de les former. (voir annexe : le point sur la fonction de médiateur du livre)

Pour les travailleurs sociaux, il existe des modules de formation initiale orientés sur les pratiques culturelles.

Est-ce donc un manque de formations institutionnelles qui poussent les professionnels de institutions culturelles à s'auto-former, à monter des dispositifs locaux de formation ? Oui et non.

La formation issue de la pratique et d'échanges

Même si beaucoup de professionnels, tant des institutions culturelles que des associations, déplorent l'absence de propositions concrètes de formations, cela ne les empêche pas de mener à bien des projets ambitieux de partage de la culture. Il est à souligner que c'est le désir de rejoindre tous les publics qui est à l'origine de toutes leurs initiatives. Cependant, ils se sentent parfois bien seuls, dans leur volonté de défendre la culture pour tous. Ils se plaignent de ne pas être toujours compris et encouragés par leur collègues, leur hiérarchie, leurs partenaires.

La lutte contre l'exclusion, le combat pour le partage de la culture, pour que chacun puisse se découvrir au travers d'une pratique artistique, est un véritable défi, encore plus difficile à relever dans la pratique de tous les jours, si l'on est seul. En dépit de leur enthousiasme et des joies que leur procure cet engagement professionnel, ils vivent tous des moments de doute, de découragement. Ils pensent alors qu'une formation institutionnelle pour eux-mêmes ou les différents personnels pourrait leur permettre d'avancer.

En attendant, ils continuent à pourvoir à leur propre formation. Tous les professionnels présents se sont formés par l'expérimentation directe et personnelle.

Cette quasi absence de formations « clés en main » les a conduit à prendre en charge leur formation mais aussi parfois, celle de leurs collègues et partenaires, en faisant appel à leurs propres ressources mais aussi en tissant des liens au niveau local, plus ou moins proches de leur environnement professionnel. C'est en s'engageant dans un projet, qu'ils ont trouvé à terme, les moyens de le faire aboutir, et en tout cas de comprendre quels critères étaient déterminants. La réussite tient à leurs capacités humaines, (capacité d'initiative, de rencontre, d'écoute, de compréhension, d'adaptation, de sens pratique...). Un certain nombre de professionnels montrent au travers de tous ces témoignages, qu'ils savent prendre en charge cette formation à l'action, qui répond peut-être mieux à leurs objectifs que ne le ferait une formation standardisée un peu loin de leur contexte de travail. N'a t-on pas dit toute cette journée à quel point tout était affaire de rencontre et d'alliances ?

CONCLUSION

Cette journée très dense n'a pas permis, heureusement, d'épuiser le sujet. Mais elle a mis en lumière un désir très net de faire évoluer les pratiques en prenant comme partenaires, les personnes qui ne constituent pas encore le « public » des actions culturelles.

Les participants à cette journée ont défendu l'idée du développement de formations institutionnelles orientées vers la sensibilisation de tous les professionnels au contact des publics et de différents horizons (culture, école, travail social) pour faciliter la naissance et l'accueil de tels projets artistiques et culturels ouverts à tous. Le volet culturel de la loi d'orientation de lutte contre les exclusions est un outil pour exiger cette évolution.

Concernant la formation à l'action, le meilleur outil de sa propre formation, de celle de ses collègues et de ses partenaires c'est la pratique et l'exemple. Les professionnels, en souhaitant « rendre le travail visible » et échanger avec d'autres leurs « stratégies d'action », en sont conscients.

En dehors de rencontres de travail avec d'autres professionnels, de quels outils, dispose-t-on pour se former et participer à la formation des autres professionnels qui auraient envie de s'engager ou sont déjà engagés dans une démarche culturelle exigeante, ouverte à tous ?

Les documents et objets qui présentent le résultat d'actions ont le mérite de « rendre visible » un travail à posteriori. Ils prennent de multiples formes : recueil, press-book, vidéo, album... Malheureusement ils ne peuvent prétendre servir de formation à l'action car ils ne disent rien des conditions de mise en œuvre, de réussite... Il faut plutôt les considérer comme un outil pour entrer en dialogue avec d'autres.

Il faut bien constater que les documents d'analyse d'actions, élaborés pour une diffusion, sont rares. Il serait illusoire d'imaginer pouvoir les multiplier facilement. Par exemple, un film qui rend compte d'une action au fil du temps, demande un long travail, pas toujours compatible avec une action de terrain modeste et quotidienne. L'utilisation de la caméra de façon régulière ou périodique pendant l'action n'est pas possible dans toutes les situations. Elle a toutefois permis à des professionnels qui l'utilisent comme un outil interne d'analyse, de disposer d'images à posteriori pour illustrer l'ensemble d'un travail. C'est donc une question à se poser sur son lieu de travail.

Ces documents d'analyse d'action, écrits ou video, ne sont pas assez nombreux pour en faire une liste de référence en annexe.

A notre connaissance, on peut tout de même se référer utilement aux documents suivants :

Pour illustrer la relation avec des familles :

- ◆ Video « Histoire de lire » de l'ANDSEA, lis avec moi, Lille,
- ◆ Video « Rencontres musicales à la Goutte d'Or » Enfance et Musique dans les quartiers. Pantin

Pour faire entendre l'avis des personnes qui participent à des actions culturelles et comprendre ce que cela change pour elles :

- ◆ video : « Quand des voix se rencontrent » aux Editions Quart Monde
- ◆ document d'évaluation : « Un canton se lie par la poésie » canton d'Antrain en Bretagne, ATD Quart Monde.

Pour découvrir toute la démarche d'un projet :

- ◆ mémoire de Brevet d'Animateur Technicien de l'Education Populaire Option médiation du livre et compte rendu d'activité du « Circus libris » d'Agnès Redouloux
- ◆ Plaquettes de présentation du projet de restauration de voitures comprenant des récits. Référent : Jean-Denis Devauges au musée de Compiègne

Pour sensibiliser les enseignants à l'importance de la culture pour tous et leur faire connaître la situation de vie des familles en difficulté :

- ◆ Film en préparation avec le rectorat, l'IUFM et l'université de Haute Bretagne à destination des jeunes enseignants, stagiaires en IUFM. Il parlera aussi beaucoup des relations des familles avec le corps enseignant.
référent : Serge Bouvier

Bien sûr, d'autres documents existent, que nous ne connaissons pas. A vous de les faire découvrir et de compléter ce début de liste.

Enfin, nous avons vu au cours de maints exemples apportés à cette journée, que la formation mais aussi l'émulation et le renforcement de la conviction sont entretenus par les invitations, les rendez-vous que les professionnels peuvent se donner entre eux, à l'occasion d'un spectacle, d'une exposition ou autres temps forts qu'ils souhaitent partager avec d'autres. Alors n'hésitez pas à vous rendre visite !...

LISTE DES PARTICIPANTS
A LA JOURNEE DU RESEAU WRESINSKI CULTURE
13.09.02

Wahed ALLOUCHE, directeur de bibliothèque municipale à Arcueil. Il a une expérience de bibliothèque de rue et de colportage de livres dans différentes bibliothèques.

Françoise ANICA, plasticienne, intervient au service culturel du musée des Arts et Traditions Populaires (ATP) à Paris. Elle anime des ateliers de peinture décorative pour adultes qu'elle a ouvert à des publics ne fréquentant pas les musées.

Christine ATTALI MAROT, responsable des projets politique de la ville à l'association Enfance et Musique qui propose des formations aux professionnels de la petite enfance.

Blandine AURENCHE, directrice de la bibliothèque Jeunesse Crimée (19è). Impliquée depuis de nombreuses années dans un travail de partenariat local notamment avec des médiateurs du livre et un adulte relai pour faire de sa bibliothèque un lieu accessible à tous.

Jean-Paul BAGET, chef de chœur. Après avoir fait différents concerts pour le Mouvement ATD Quart Monde, il anime depuis 5 ans, l'atelier chant du Mouvement en partenariat avec Brigitte Boucier, volontaire permanente. Il dirige d'autres chœurs et entretient des liens de rencontre et de travail entre tous les groupes. (Paris)

Marine BEDEL, conseiller livre et lecture à la DRAC (Direction Régionale de l'Action Culturelle) Bretagne. Elle défend les projets d'accès aux livres pour tous, menés dans sa région.

Gigi BIGOT, artiste conteuse. Soucieuse d'ouvrir cet art à tous parce qu'il appartient dit-elle à tous. Elle a menée pendant un an, un atelier et un spectacle de contes avec des membres du Mouvement ATD Quart Monde, à Rennes. Elle cherche des moyens de donner des suites à cette expérience.

Emmanuelle BONNEC, médiatrice du livre en emploi jeunes à Rennes, chargée de développer des partenariats avec l'extérieur pour rejoindre des familles qui sont peu familiarisées avec le livre.

Yamina BOUBEKEUR, bibliothécaire jeunesse à Choisy le Roi. Intervient en bibliothèque de rue depuis plusieurs années et développe des partenariats locaux pour toucher tous les enfants du quartier.

Serge BOUVIER, professeur d'arts plastiques en collège et formateur à l'IUFM de Rennes. Il a mené pendant plusieurs années, un atelier de gravure, en lien direct avec l'atelier d'écriture du Mouvement ATD Quart Monde dans le canton d'Antrain (canton rural de Bretagne).

Véronique BURNOD, conservatrice en chef du musée de Cambrai. A travaillé sur l'architecture et la mémoire collective. Elle a créé une association pour développer un projet de démocratisation du musée : promenade virtuelle dans la ville à 3 époques de son histoire.

Hélène CHARVET, alliée du Mouvement ATD Quart Monde. Elle a mené pendant deux ans, un atelier chansons à Angers. Elle vient de s'installer à Lyon.

Bernard DEMAY, conseiller livre et lecture à la DRAC Ile de France, impliqué dans des projets de développement de la lecture dans la région.

Jean Denys DEVAUGES, chargé du Musée National de la Voiture et du Tourisme à Compiègne. Au cœur du projet « Un moteur pour démarrer », projet culturel et technologique mené depuis 1997 avec des publics en difficulté.

Elise DOIT, directrice de la bibliothèque municipale Hélène Bernheim située dans un quartier défavorisé d'Amiens. Engagée dans des projets « petite enfance » avec les associations *Cardan et Femmes en mouvement* ainsi que les partenaires locaux institutionnels tels que la PMI.

Sophie DOUCHAIN, lectrice animatrice salariée de l'association *Cardan* située à Amiens. L'association mène des actions de lutte contre l'illettrisme (lectures, conte, ateliers d'écriture) auprès d'enfants, jeunes et adultes en lien avec des partenaires locaux.

Patricia DROUOT, directrice de la bibliothèque Robert Doisneau à Gennevilliers. Partenariat avec la PMI, bibliothèques de rue.

Claudie DUBLY, retraitée, alliée du Mouvement ATD Quart Monde, vice présidente des amis du Musée de Roubaix, accompagne des groupes au Musée.

Catherine DUPAIGNE, professeur de musique. Elle a travaillé avec Musique et Handicap, associée à l'atelier musique du Mouvement ATD Quart Monde dans le Val d'Oise avec des gens du voyage.

Claudette DUPRAZ, lectrice et co-fondatrice de *Lectures nomades*, association implantée à Villeneuve la Garenne (92) qui veut donner accès aux livres à tous. Bibliothèques de rue et animations autour du livre en PMI et dans des écoles, atelier d'écriture avec des adultes. Claudette est également engagée dans une association pour l'alphabétisation.

Agnès DURAND, conservateur du patrimoine, alliée du mouvement ATD Quart Monde Elle vient de se mettre en disponibilité de son poste de responsable du service des publics au musée d'Archéologie de Marseille pour développer le réseau Wresinski culture dans la région PACA.

Nathalie GENDRE, volontaire permanente du Mouvement ATD Quart Monde. Elle a été engagée pendant plusieurs années dans le canton d'Antrain en Bretagne auprès de familles très isolées. Elle a poursuivi un projet existant de bibliothèque de rue et de colportage du livre en milieu rural qui a débouché avec le temps sur un atelier d'écriture et de gravure qui a mobilisé sur 5 ans, de nombreux partenaires locaux.

Claude GILBERT, adjointe au chef du Département des publics à la Direction des Musées de France au Ministère de la Culture et de la Communication. Encourage les projets visant à l'ouverture des musées nationaux à de nouveaux publics. C'est dans cet esprit qu'elle a fédéré trois projets culturels autonomes, des musées Picasso, de Saint-Denis et du Château de Pau sous l'appellation « des femmes, des villes, des musées » qui mettent en lien des musées et des associations de femmes du quartier.

Anne GOBIN, coordinatrice du secteur culturel du centre socio-culturel de la Blaiserie à Poitiers. A partir d'une rencontre hors les murs autour des livres avec les habitants du quartier et notamment des gens du voyage, avec juste un sac à dos puis une caravane mobile, elle est engagée depuis 1998 dans des projets culturels touchant à la lecture, l'écriture, le conte, le théâtre, les arts du cirque et de la rue, grâce à la mise en œuvre de partenariats locaux.

Inaïssa GORI, nouvellement lectrice et salariée de l'association *Lectures nomades* implantée à Villeneuve la Garenne (92).

Véronique GRANGE SPAHIS, responsable de l'animation culturelle au Musée Français de la carte à jouer à Issy les Moulineaux et professeur d'arts plastiques en élémentaire. Mène des projets visant à ouvrir son musée à un public qui ne le fréquente pas notamment par l'organisation d'un forum de l'Insertion dans ses murs.

Marie-Hélène HASSAN, directrice de l'association *ARIFA*, association de femmes relais implantée à Montfermeil. Elle souhaite que les activités culturelles soient aussi représentées que les activités sociales ou d'aide administrative. L'association est engagée depuis plusieurs années avec le musée Picasso dans le projet « des femmes, des villes, des musées » qui a donné lieu à des visites régulières et des productions diverses grâce à des partenariats.

Carole HATTON, chargée d'accompagnement social à l'Association départementale pour la promotion des Tsiganes (ADEPT). L'association intervient sur plusieurs terrains du 93. Projet scolarité (lecture-écriture) avec un bibliobus en cours de lancement.

Cécile LATOUR, secrétaire générale du Musée National du Château de Pau. A engagée depuis plusieurs années, des relations avec l'association des femmes du Hedas qui a pris le musée pour cadre de son atelier d'alphabétisation. Ces relations ont donné lieu à des productions diverses et à des échanges avec d'autres groupes de femmes dans le cadre des projets « des femmes, des villes, des musées ».

Nicole LAURENT CATRICE, écrivain. Elle intervient en atelier d'écriture depuis plusieurs années dans des écoles ou des collèges en Bretagne. Elle a notamment mené

l'atelier d'écriture du canton d'Antrain mis en œuvre par le Mouvement ATD Quart Monde.

Bruno LECHANTRE, allié du Mouvement ATD Quart Monde. Il a travaillé à la création d'emploi jeune dans le cadre théâtral et dans l'animation théâtrale. En recherche d'emploi.

Joël LEMERCIER, ancien volontaire du Mouvement ATD Quart Monde, formateur en insertion, pratique la sculpture et l'écriture, en cours de formation en art thérapie. A mené pendant plusieurs années en Bretagne, des activités artistiques dans le cadre de projets d'insertion des conseils généraux pour des personnes bénéficiaires du RMI. Nouvellement installé dans le Gard.

Némata MAHAMDOU, agent du patrimoine, ancienne médiatrice du livre de l'expérience pilote du Mouvement ATD Quart Monde devenue responsable du bibliobus de la bibliothèque de Dunkerque. Engagée depuis de nombreuses années à Dunkerque auprès des familles les moins familiarisées avec les livres.

Francis MARQUEZ, formateur en expression théâtrale. Il travaille au sein de deux associations « Art et Education » pour la formation artistique des enfants et « Fra Angelico » pour la formation des adultes. Il est engagé depuis 3 ans dans un atelier théâtral hebdomadaire avec des enfants de la cité de promotion familiale de Noisy le Grand du Mouvement ATD Quart Monde ainsi que dans des sorties culturelles menées avec des adultes.

Anne MINOT, chef du bureau des Pratiques Amateurs à la Direction Musique, Danse, Théâtre, Spectacles (DMDTS) au Ministère de la Culture et de la Communication. Soutient des projets nationaux de développement des pratiques amateurs.

Maryse OUDJAUDI, bibliothécaire à la direction des bibliothèques de Grenoble, chargée du service Développement de la lecture. C'est dans ce cadre qu'elle met en œuvre et suit des actions menées en direction des publics peu familiarisés avec les livres et établit des relations avec des partenaires extérieurs.

Giovanna POSTUMA, lectrice salariée de l'association « *Lis avec moi* » située à Lille dont la vocation est de favoriser la lecture auprès des enfants et des jeunes peu familiarisés avec les livres en partenariat avec les parents. Elle intervient en PMI et dans les écoles, en lien avec la bibliothèque municipale.

Michèle PROTOYERIDES, muséologue et formatrice. Après avoir travaillé auprès de publics en difficulté puis à leur accueil au service culturel du musée du Louvre, elle anime aujourd'hui à l'École du Louvre un séminaire sur l'accueil des publics en difficulté, ainsi que des formations à la médiation culturelle destinées aux personnels des musées. Elle réalise également des études sur le sujet pour le Ministère de la Culture.

Anne RASTETTER, salariée de l'association Intermèdes installé à Longjumeau. A été animatrice de bibliothèque de rue du Mouvement ATD Quart Monde. Elle intervient

aujourd'hui en bibliothèque de rue, anime des ateliers autour du livre et participe à des projets de quartier avec les familles.

Agnès REDOULOUX, agent qualifié du patrimoine à la bibliothèque de Fontenay sous bois, vient de valider un beatep médiateur du livre et réussir le concours d'animateur de la fonction publique territoriale qui en découle. Membre de l'équipe du médiabus depuis 14 ans et initiatrice de « circus libris » un concept local de la bibliothèque de rue à partir d'un caddie surplombé d'un grand parapluie et muni d'une trompe à vélo qu'elle promène dans différents lieux du quartier à jours et heures fixes.

Odile ROBITAILLE, animatrice salariée de l'Association *CARDAN* à Amiens. L'association travaille à l'accès à la culture pour tous depuis 1978 en organisant des actions de formation pour les adultes et des actions de développement de la lecture dans les quartiers. Une centaine de bénévoles renforce l'équipe salariée. La bibliothèque de rue du quartier nord, commencée en 1984, a donné naissance à « L'Espace lecture » appartement F3 aménagé en bibliothèque, au cœur du quartier. Un partenariat s'est noué avec la bibliothèque municipale. Cardan est à l'initiative d'une manifestation intitulée « Leitura Furiosa » qui se déroule chaque année pendant 3 jours à Amiens. Un écrivain vient à la rencontre d'un groupe d'enfants ou d'adultes éloignés de la lecture. Cette rencontre aboutit à des créations de textes redonnés le dimanche à la Maison de la culture d'Amiens et publiés sous forme de recueil.

Georges ROSEVEGUE, chargé de mission à la DDAT (Délégation au Développement et l'Action Territoriale) au Ministère de la Culture et de la Communication ; responsable du dossier « culture et exclusion », interlocuteur privilégié de toutes les associations de lutte contre les exclusions sur ce sujet. Il est soucieux de faire connaître les initiatives et d'encourager les réseaux nationaux tel que le réseau Wresinski culture.

Serge SANDOR, comédien, metteur en scène. A coté de sa pratique personnelle, il s'est engagé depuis plusieurs années dans des projets de pratique théâtrale et de spectacles, en France et à l'étranger, avec des personnes très démunies qui vivent dans la rue, en prison, dans des centres d'hébergements...

Jean Louis SAPORITO, journaliste à l'origine de la création de l'agence *Point du Jour*, en lien depuis très longtemps avec le Mouvement ATD Quart Monde. Vient de réaliser l'Album de photo "Belles familles" avec des familles du voyage du Val d'Oise.

Myriam SAUVAGEON, agent du patrimoine à la bibliothèque à Maurepas en Bretagne, ancienne médiatrice du livre de l'expérience pilote du Mouvement ATD Quart Monde. Elle possède une grande expérience auprès des familles éloignées du livre. Elle souhaite lancer un projet de colporteur du livre en milieu rural avec un bibliobus.

Catherine SCHUCK, plasticienne, membre d'une association d'artistes. Elle a mené différents projets dont un pendant 6 ans avec des femmes à la Goutte d'Or, ainsi qu'avec des enfants.

Brigitte SEINNAVE, volontaire du Mouvement ATD Quart Monde pendant de nombreuses années, elle vient de terminer une formation en art-thérapie.

Elisabeth TOULET, formatrice en expression théâtrale, membre des associations *Art et Education* et *Fra Angélico*. Animatrice de l'Académie Internationale de théâtre qui réunit pendant plusieurs semaines par an, des enfants de tous les milieux pour des ateliers de création artistique ; Organisatrice de congrès sur le thème de l'art et la beauté. Elle a participé en tant que professionnelle, au programme Quart Monde Partenaire initié par le Mouvement ATD Quart Monde. Ce programme réunissait des professionnels et des personnes qui ont une expérience vécue de la misère, afin de développer un projet de co-formation pour l'amélioration des relations entre les professionnels et les familles les plus démunies.

Pierre TRAMONTI, membre de l'association *Intermèdes* située à Longjumeau. Il participe à deux bibliothèques de rue et des animations pour les enfants et les jeunes du quartier. L'association est aussi en relation avec les parents pour susciter des projets dans le quartier.

Cécilia de VARINE, adjointe au chef du service culturel du musée des Beaux-Arts de Lyon. Depuis plusieurs années, elle est au cœur de projets visant à faire découvrir le musée à des personnes qui ne le fréquentent pas. Elle a travaillé avec ATD Quart Monde et l'Université Populaire de Lyon. Elle travaille actuellement avec plusieurs autres associations.

Annie VUILLERMOZ, bibliothécaire engagée depuis plusieurs années dans des actions hors les murs visant à rejoindre les personnes les moins familiarisées avec les livres. Elle est membre de l'équipe »bibliothèque pour les collectivités « qui comprend 7 personnes, au sein des bibliothèques de Grenoble. Des dépôts de livres sont organisés pour des collectivités tels que des centres d'hébergements, des prisons... Elle y mène des animations autour du livre.

Zahra YOUNESSI, directrice d'un centre social dans le quartier de La Plaine à Saint-Denis. Elle y développe les relations sociales en proposant des sorties familiales, des projets culturels et des ateliers artistiques en fonction des aspirations exprimées par les familles et dont le cercle s'élargit au cours des années.

ANNEXE

Le point sur la fonction de médiateur du livre

La formation de médiateur du livre a été initiée en partenariat entre le Ministère de la Culture et le Mouvement ATD Quart Monde dans le cadre d'une expérience pilote qui s'est déroulée de janvier 1992 à décembre 1993. Les maîtres d'œuvre avaient choisi comme maîtres d'ouvrage ISIS CREAI* et l'ABF**. La formation se déroulait pendant trois semaines par mois en bibliothèque municipale sous la responsabilité d'un tuteur et une semaine de regroupement à Paris pour l'enseignement théorique. La plupart des stagiaires ont bénéficié également de l'appui d'un tuteur associatif.

14 stagiaires, ayant une expérience de bibliothèque de rue ou d'animation, issus de quartiers défavorisés de régions diverses ont suivi cette formation pilote. Aucun pré-requis scolaire n'était demandé.

Les objectifs du projet étaient les suivants :

- Faciliter l'accès aux institutions culturelles et en premier lieu aux bibliothèques. Susciter un intérêt pour le livre et la lecture auprès d'un public qui jusque là n'en profitait pas et d'autre part préparer les bibliothécaires à l'accueil de ce nouveau public.
- Développer avec les milieux les plus exclus des pratiques susceptibles de leur permettre une expression culturelle et l'accès aux institutions culturelles.
- Prouver que des personnes de milieux défavorisés sans formation de base, pouvaient obtenir une formation qualifiante si on leur en donnait les moyens, en terme notamment de remise à niveau, durée de formation, ressources.
- Etudier la transférabilité de cette expérience à d'autres champs culturels, dans un premier temps, aux musées et aux arts plastiques.

Les jeunes médiateurs appartenaient eux-mêmes à un milieu défavorisé ou tout au moins en avait une connaissance leur permettant d'être des relais pour aller à la rencontre des non lecteurs.

Les 14 stagiaires ont terminé la formation de deux ans. Malgré quelques difficultés dans la mise en œuvre, la coordination entre les formations théoriques et pratiques, et la circulation des informations entre les différents acteurs, l'évaluation a conclu à l'intérêt de la médiation du livre pour toucher un public qui ne fréquentent pas les bibliothèques.

9 stagiaires ont obtenu le diplôme homologué d'auxiliaire de bibliothèque et 12 ont reçu le certificat de validation d'ISIS CREAI.

Ils ont tous ont été recrutés parfois après plusieurs années d'attente d'un poste, comme agent du patrimoine, le seul statut ouvert sans concours de recrutement mais

aussi sans perspective d'évolution de carrière. Statut avec lequel ils ont pu être titularisés. En contrepartie, tous ont du abandonner l'idée d'obtenir un statut de médiateur du livre et beaucoup aussi la fonction même, en effectuant le travail correspondant à leur statut d'agent du patrimoine d'une bibliothèque. Ceux qui ont pu conserver la fonction, savent cependant que cela ne tient qu'au bon vouloir de leur hiérarchie, sans aucune valeur statutaire transférable.

Dans les années qui ont suivi, deux circulaires (n°96-137JS du 6 août 1996 et n° 98-031 JS du 17 février 1998) signées par le Ministère de la culture et de la Communication et le Ministère de la Jeunesse et des Sports, ont validé cette expérience pilote. Elles définissaient un programme de formation à la médiation du livre avec un référentiel de compétences. Les préfets de régions et de départements étaient encouragés à étendre l'expérience pour permettre aux bibliothèques de disposer de nouveaux modes d'intervention pour toucher des publics peu familiarisés avec les livres. Elles ont donné naissance à une nouvelle filière de formation qualifiante à la médiation du livre via la filière de l'animation de la fonction publique territoriale, sur la base de diplômes Jeunesse et Sports déjà existants : le Beatep (Brevet d'Etat d'Animateur Technicien de l'Education Populaire) de niveau IV et le Bapaat (Brevet d'Aptitude Professionnelle d'Assistant-Animateur Technicien) de niveau V.

La fonction de médiateur du livre a continué à faire son chemin, à faire réfléchir la profession des bibliothécaires, qui a débattu de sa mission de service public et de la nécessité de toucher tous les publics. La grande majorité des personnels des bibliothèques restant peu disposée à sortir.

A partir de 1998, la création des emplois-jeunes a donc constitué une opportunité de créer des postes de médiateurs du livre, pour pouvoir disposer de jeunes qui iraient à la rencontre d'un nouveau public à l'extérieur. Plusieurs centaines de jeunes médiateurs du livre ont été recrutés sur ce statut à partir de cette année-là, partout en France. Mais à quelques exceptions, tous les recrutements ont été faits à un niveau BAC+2. Ce niveau a été choisi par les collectivités territoriales, très souvent à la demande même des équipes de bibliothécaires, qui pensaient et pensent encore souvent que c'est un moyen de garantir « un certain niveau » à la fonction et de s'assurer une plus grande autonomie des jeunes recrutés. Cette vague de recrutement tire un trait sur l'ambition initiale d'ouvrir ces formations à des jeunes du quartier et sans pré-requis scolaire.

Les médiateurs du livre en emploi jeune, tout en étant diplômés, n'ont pas toujours été bien accueillis. Leurs conditions de travail, leurs missions, loin d'être uniformes, varient d'une bibliothèque à l'autre, en fonction des tâches qui leur sont assignées à l'extérieur et à l'intérieur de leur bibliothèque, en fonction de l'accueil de leurs collègues, du travail qui est pensé en équipe ou au contraire de l'isolement qu'ils ressentent. Leur présence et leurs missions ne sont pas toujours bien comprises dans les équipes. Ils ont souvent du faire face à des réactions de défiance parfois d'hostilité. Les personnels des bibliothèques dont les niveaux de formation sont très variables, se sont sentis remis en cause dans leur travail. Mais vaille que vaille, les missions à l'extérieur des bibliothèques (dans la rue, avec les écoles, les collèges, les PMI et les

CCAS) se poursuivent et creusent le sillon de l'évolution du métier de bibliothécaire mais aussi plus largement de la façon de concevoir l'accès aux livres et à la lecture.

La médiation du livre continue à se développer par d'autres voies que celle des emplois jeunes. Au fil des années, certaines bibliothèques qui n'avaient pas fait le choix de recruter des emplois jeunes, médiateurs du livre, revendiquent cet aspect du métier et intègrent dans leurs missions, la nécessité d'aller porter le livre à l'extérieur et de nouer des relations avec des partenaires.

Le devenir des emplois jeunes médiateur du livre rejoint un peu celui des pionniers de la formation pilote, au terme de leur contrat. S'ils ne passent pas les concours de recrutement de la filière du livre, ils deviennent agent du patrimoine, à condition d'être recrutés. Ils ont toutefois beaucoup plus de facilité pour passer un concours étant donné leur niveau scolaire bien supérieur. Dans ce cas, ils deviennent bibliothécaires, c'est le cas d'un certain nombre... mais ils perdent eux aussi leur statut de médiateur du livre.

Ceux qui au terme de toutes ces années souhaitent conserver leur fonction et leur titre de médiateur, choisissent une autre solution : valider un Beatep médiateur du livre. De nombreux centres de formation proposent cette spécialité dans leur programme de formation. Les jeunes deviennent animateurs spécialisés dans la médiation du livre et peuvent travailler en bibliothèque. Un certain nombre de bibliothèques mais aussi d'associations recrutent sur ce diplôme ou envoient leur médiateur du livre en formation pour le valider. Obtenir ce diplôme, c'est aussi accéder à la filière de qualification de l'animation.

En janvier 2001, le Ministère de la culture et de la Communication et le Ministère de la Jeunesse et des Sports organisent un séminaire national d'évaluation des fonctions et des formations de médiateurs du livre sur la base des données fournies par toutes les DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles), analysées par l'institut de formation CEMEA de Caen. En dépit des difficultés rencontrées par les médiateurs en poste, après avoir rappelé les origines de la médiation du livre, il est dit qu'après ces nouveaux postes, « plus rien ne sera comme avant ». « Les médiateurs du livre ont été des pionniers », « ils ont essuyé les plâtres », « ils ont montré un chemin ». Reste à savoir comment poursuivre. L'approche de l'échéance des contrats en emploi jeune est à l'origine de l'organisation de ce séminaire. Il faut penser l'avenir. Les formations qualifiantes de Jeunesse et Sports vers lesquelles de nombreux médiateurs se tournent, sont au cœur de cette réflexion en particulier le Beatep. Il n'est pas question du Bapaat, le diplôme de niveau inférieur. Le Bapaat, théoriquement destiné à des jeunes ayant un niveau scolaire moins élevé, n'est pas utilisé par les bibliothèques, qui ne recrutent pas en dessous du Beatep. Les titulaires du Bapaat qui valident la médiation du livre sont le plus souvent des animateurs de centre de loisirs envoyés en formation qualifiante par leur employeur. Ils peuvent ensuite justifier d'une qualification à la médiation du livre dans l'exercice de leurs fonctions.

Il apparaît clairement à ce séminaire, que quelles que soient les évolutions de ces diplômes, il ne sera plus possible de revenir en arrière : la qualification à la médiation du livre échappe à la filière des métiers du livre.

Une nouvelle voie de qualification vient de s'ouvrir pour les personnes qui peuvent justifier d'une compétence de médiateur du livre acquise au cours de plusieurs années de pratique : la VAE (Validation des Acquis de l'Expérience)

En effet, la Validation des Acquis de l'Expérience permet maintenant à toute personne ayant exercé des fonctions de médiateur du livre, rémunérée ou bénévole, dans le cadre par exemple d'une association, de valider tout ou partie d'un Beatep médiateur du livre, en fonction du nombre d'heures effectuées, indépendamment de son niveau scolaire. Il faut justifier de cette activité dans un dossier administratif et pédagogique fourni par la Direction Régionale de la Jeunesse de son domicile. Ces représentants locaux du Ministère de la Jeunesse de l'Education Nationale et de la Recherche ont commencé à mettre en place des réunions d'information mensuelles pour toutes les personnes intéressées. Au cours de ces réunions, les candidats à la validation sont rencontrés en entretien, pour vérifier leur expérience et leur motivation, auquel cas un dossier d'inscription leur est remis.

La VAE semble ouvrir à la médiation du livre, de vraies nouvelles perspectives, en terme de qualification, de statut et donc d'emploi, pour toutes les personnes qui disposent d'une expérience de terrain.

A suivre...

* ISI CREAI : Institut Supérieur d'Intervention Sociale - Centre Régional de l'Enfance et l'Adolescence Inadaptée

** ABF : Association des Bibliothécaires de France
